

## LIVRE III

### Suez (1920-1928)

Le retour fut triomphal pour les jeunes rescapés et les demi-vieux qui avaient servis pendant 4 ans.

Là on ne nous a pas oubliés et revenir victorieux c'est la grande gloire parmi les peuples qui n'admirent que la force et le succès.

Bonnes nouvelles pour nous, tous deux nommés à Suez, comme nous désirions.

Nos meubles normands, mon piano, s'envolent de nouveau sur le dos des chayals... sans compter l'accompagnement de barbarins fidèles et de la jolie Tayara retrouvée.

En quelques heures ma petite chapelle, dite "Bédouinate", est déjà installée sur une nouvelle véranda qui, elle, nous réserve une vue imprenable : la rade de Suez, l'entrée du Canal et le défilé incessant des grands paquebots. Le désert est à l'Est, la montagne Attaka à l'ouest ; les "zheures zheureuses" seront de nouveau notre récompense.

L'esprit qui régnait à bord durant le retour était bien différent de celui que nous avons connu jusque-là. Toutes ces familles qui avaient rejoint en France le père ou les frères mobilisés, avaient souffert de l'état de guerre et de la vie précaire qu'elles avaient dû mener. Tous s'étaient rendus compte que durant l'hiver, sans chauffage, la neige, la pluie, la boue étaient en somme plus fréquentes que les jours ensoleillés et que le climat d'Egypte, que l'on avait si souvent maudit, comportait 3 mois brûlants, c'est entendu, mais que le reste de l'année était supportable et même très souvent agréable.

Les jeunes parlaient de reprendre leurs sports favoris : tennis, golf, équitation, que l'on avait au Canal gratuitement et qui presque partout en Europe, étaient encore un luxe très coûteux. Nous-mêmes, nous comptons nos bonheurs. Quel est le jeune docteur qui peut travailler comme médecin-chef dans un hôpital modèle, avoir son laboratoire, être logé dans un vaste et bel appartement ? Parfait accord donc parmi tous ces revenants, et nous pouvions chanter en chœur, comme dans Le Pays du Sourire : "L'Egypte est un pays charmant."

Nous étions persuadés que, la guerre finie, partout nous allions retrouver une vie calme et monotone dans nos grands villages alignés devant le Canal de Suez et que ce serait une bonne détente après les derniers mois si agités.

Nous avons quitté Paris et Marseille en liesse et nous avons oublié qu'après les grandes détresses, le désir de s'amuser est contagieux et que les combattants, même ceux qui avaient perdu tant d'amis dont ils gardaient le deuil dans leur cœur, voudraient réagir, par toutes les folies, et nocer du matin au soir.

C'est ce qu'on faisait partout où nous passions. A peine arrivés et installés à Port-Tewfik nous étions accablés d'invitations : cocktails, dîners, bals, quel entrain, quelle gaieté.

Le Club, le vieux club, baraque en bois décrépite, genre Café du Commerce se peuplait chaque soir d'une si brillante assemblée qu'on aurait pu se croire à Deauville ou au Touquet. Le seul soir où nous sommes sortis pour danser, c'était sur 2 courts de tennis dont on avait fait une grande salle de bal en plein air, illuminée de girandoles bleues, blanches et rouge. Vieux et jeunes, tous prenaient part aux

danses nouvelles que jouait un orchestre maltais. Les dames et quantité de jeunes filles étaient d'une élégance vraiment parisienne et les habitants de Suez, arrivés en foule, nous reluquaient au travers des grillages.

J'avais mis une robe longue en crêpe romain toute blanche, avec une ceinture de satin rouge tissée de roses d'or. Le lendemain les petites couturières grecques m'arrivaient enthousiasmées pour me demander de copier le modèle: "Vous étiez la plus belle, me dit l'une d'elles, et pour représenter la France vous vous étiez costumée en république !"

Je n'aurais jamais supposé que ma robe si simple serait appréciée comme une démonstration patriotique !

Deux semaines après notre retour, nous partions pour El-Tor où s'annonçait un retour de pèlerinage extrêmement nombreux : 50 mille; disait-on, le double de nos clients ordinaires.

C'était assez amusant de sauter brusquement d'un monde super-civilisé dans ce campement bien isolé entre l'immense barrière du Sinaï et la Mer Rouge, et d'y retrouver nos chers bédouins que la guerre n'avait pas touchés mais qui avaient désespéré de nous jamais revoir.

Madame Broadbent nous y attendait, toujours aussi précieuse et active. L'invité du soir, Monsieur Speakman, était là aussi, mais était enfin marié et sa femme s'accommodait parfaitement de la solitude à deux, du jardin fleuri et du pensionnat de gazelles.

Le mess avait perdu nos confrères allemands et autrichiens, l'officier de police n'était plus anglais et Miss Russel s'était mariée avec l'architecte en chef de la Quarantaine.

Dans notre pavillon de docteurs, le confort était toujours aussi parfait : électricité, eau courante, téléphone ; la radio allait arriver à son heure.

Pour le travail médical il y avait quelques grands progrès. Le pèlerinage des Meskines était interdit et tout pèlerin s'en allant à La Mecque devait prouver qu'il avait assez d'argent pour arriver aux Lieux Saints sans mourir en route de faim et de soif. (L'aumône aux pauvres étant un des dogmes de l'Islam, des œuvres charitables s'occupaient de ravitailler les plus méritants.)

Grand progrès aussi dans nos services de dysenterie, grâce à la découverte de la bienfaitante "émétine" qui évitait tant de souffrances en supprimant les hémorragies et les septicémies généralisées.

Après 5 mois d'un dur labeur, nous allions rentrer à Suez un peu encombrés d'un supplément de bagages. Ayant emmené avec nous Tayara, qui se trouva parfaitement heureuse dans son désert natal, suivant à la course mon trolley et m'attendant, couchée au soleil, au seuil de mon hôpital. Elle avait rencontré un beau mâle de race, pur sloughi nommé Hawach, et cette union clandestine nous avait valu 3 chiots à leur image. Dans le registre de la Maternité, déjà bien rempli, nous pûmes ajouter 3 jumeaux. Qu'allions-nous faire de cette meute ? L'avenir devait nous sourire grâce à eux.

Il n'était pas question d'aller se distraire au Caire. D'abord nous avons besoin de repos et puis, dans la capitale envahie d'une cohue de touristes pressés, l'atmosphère cordiale et joyeuse d'avant-guerre, n'existait plus. Les croisières se succédaient avec ce qu'on appelait "les nouveaux riches" qui voulaient voir en quelques jours la Haute et la Basse-Egypte, la Palestine et le Liban. Ce n'était plus une longue villégiature mais une course à la montre en vue d'épater par des cartes postales coloriées ceux que la guerre n'avait pas enrichis !

J'ai toujours adoré la mer et c'est avec joie que j'acceptai ce nouveau poste qui me permettait de vivre constamment dans la plus belle rade du monde, allant et venant de l'Office aux grands bateaux,

sur une eau limpide laissant voir dans sa grande profondeur des jardins d'algues sur un fond de corail.

Je n'avais plus, comme à Port-Saïd, une vedette blanche et légère, mais un robuste canot à vapeur très confortable et qui tenait bien la mer.

La rade est, en effet, souvent calme mais avec des caprices subits, des vagues déchaînées et l'abordage des paquebots est une gymnastique plutôt savante. Heureusement j'ai le pied marin et je ne connais pas le mal de mer. Et puis, pour répondre de ma précieuse personne, j'ai mes fidèles matelots - car ils savent débarquer en civières les grands malades avec le minimum de chocs et de secousses, même par mauvais temps.

J'aime ces promenades continuelles, le jour, la nuit, sous tous les éclairages d'un ciel changeant et même par clair de lune, au milieu des immenses coques noires de bateaux à l'ancre.

Notre service en rade s'était transformé grâce à cette merveilleuse découverte : la T.S.F. J'ai déjà expliqué comment nous étions jusque-là avisés de l'arrivée des bateaux venant du Sud par un guetteur muni d'une lorgnette et qui faisait bien souvent des erreurs. A présent, Aden nous prévenait directement, par ondes, de l'entrée des bateaux dans la mer Rouge et le commandant lui-même précisait son heure d'arrivée, l'état de santé des passagers et le nombre de malades à débarquer. Plus d'attentes, plus de surprises la nuit où l'on errait quelquefois à l'aventure avec des quinquets pour éclairer un chemin d'eau sous un ciel d'encre. L'emploi du temps de la semaine est affiché d'avance et lorsque nous étions libres nous pouvions nous échapper pour la promenade ou le sport, sans craindre le rappel urgent.

Après la guerre on voyageait beaucoup ; ces immenses paquebots étaient en général très pleins et il s'y jouait, durant les traversées, plus d'une comédie aux cents actes divers.

Notre première rencontre était le docteur qui avait toujours quelques cas intéressants à présenter et soignant des individus de toutes couleurs, passant par tous les climats, avait une documentation vraiment étonnante.

C'est avec reconnaissance qu'il nous confiait, pour l'hôpital de Suez, les malades qui avaient tant souffert de la chaleur et des tempêtes de l'Océan Indien.

Puis il y avait le Commissaire pour annoncer les hauts personnages qui se trouvaient parmi les passagers et, toujours friand de bonnes histoires, nous contait les aventures sentimentales, les rivalités amoureuses et même les petits scandales qui avaient égayé la traversée. J'ai oublié beaucoup de ces bavardages indiscrets et amusants, mais j'ai moi-même gardé une petite collection de ces rencontres où le travail médical n'a pas été le seul intérêt de cette visite à bord.

Si l'on me demandait où j'ai rencontré les voyageurs les plus joyeux de la terre, je répondrais, très sincère : "A bord des grands paquebots qui mettent plus d'un mois à revenir du Japon, des Indes ou de l'Australie." D'abord, la vie matérielle y est parfaite. Service avec de nombreux domestiques stylés qui rappellent nos barbarins, nourriture abondante et choisie, cinq appels par jour qui réveillent les appétits languissants ; et puis, il y a la société d'humains de toutes sortes, dégagés de leurs mille tracasseries de carrière ou de santé, qui ont semé au vent du large toutes les lourdes responsabilités de leur vie coloniale.

Combien se sont ennuyés avec résignation parmi des peuplades primitives qu'ils avaient charge de civiliser, dans des déserts infinis, des villages perdus, menant une vie médiocre sous un dur climat, et les voilà réunis pour le meilleur et sans le pire dans un espace restreint où ils rencontrent d'autres errants comme eux. Les familles font amitié, les enfants jouent ensemble, beaucoup de jeunes gens

solitaires retrouvent des jeunes filles esseulées. En quelques heures la connaissance est faite et il y a toujours, sur les ponts-promenades, quantité de chaises longues accouplées qui poussent aux confidences ; des cabines bien closes qui recueillent les amoureux, alors que les jeux, la musique et la danse réunissent les moins timides.

On connaît si bien cet agrément inexplicable des longs voyages en mer que, dans certains villages d'Angleterre, quand une jeune fille charmante manque d'admirateurs et risque de rester "spinster" (vieille fille), la famille se cotise pour lui prendre un billet aller et retour pour la Birmanie ou la Nouvelle Zélande, et presque chaque fois la jolie fille, dédaignée jusque-là, n'utilise pas son billet de retour.

Un Directeur d'Agence Maritime, nous montrait un jour les deux lettres A M sur la porte de son bureau: "Cela signifie en réalité "Agence Matrimoniale" nous expliqua-t-il en riant !"

\* \* \* \* \*

#### LE PETIT PADRE

A ce sujet, le cher petit Padré, qui officiait au temple de Suez, fut une victime des rencontres à bord ! Il s'en alla, un jour, en congé en Angleterre. De Suez à Londres, il faut 12 jours de bateau et cela lui suffit pour rencontrer une jeune fille charmante ; ils se plurent, se l'avouèrent et le petit Padré écrivit pour annoncer à ses ouailles des fiançailles qui le remplissaient d'une sainte joie.

Il revint à l'automne et prépara tout pour un brillant mariage en Décembre. L'élue devait arriver, avec sa robe de mariée dans sa valise, à Port-Saïd, où il irait la chercher et la fête aurait lieu à Suez. Temple paré de fleurs blanches, le cottage du presbytère repeint à neuf et un beau buffet commandé au Caire attendaient le jeune couple. Hélas ! il revint seul.... triste et dignement résigné. L'élue lui avait avoué franchement qu'elle ne descendrait pas à Port-Saïd, car, entre Londres et l'Egypte (12 jours), elle avait rencontré un officier charmant qui l'emmenait aux Indes, ce qu'elle préférait à la cure de Suez avec le petit Padré.

Le petit Padré n'eut pas un mot de reproche. Il distribua aux enfants de l'orphelinat les douceurs du beau buffet et, lorsque le bateau pour Bombay sortit du Canal de Suez avec un heureux couple à bord, il priait, en pardonnant à l'infidèle, dans un temple où se fanaient les fraesias, les boules de neige, les lilas blancs, dont les pétales parfumés tombaient autour de lui comme des larmes.

\* \* \* \* \*

Si je parle de mes rencontres à bord, ce n'est pas par vaine gloriole d'avoir approché, ne fut-ce qu'un court instant, des maîtres du Monde, de futures têtes couronnées, des vedettes dont on ne connaissait que les images dans les journaux et qui sont là, vivantes, devant moi. Quand on aime l'histoire, les biographies même romancées, les généalogies surtout au point de vue des hérédités, c'est toujours un document intéressant.

\* \* \* \* \*

#### CLEMENCEAU

Un des premiers dont j'ai aimé la rencontre imprévue, ce fut notre Père la Victoire, Georges Clemenceau, aimable et souriant et qui revenait, à bord d'un Orient-Line, d'une tournée triomphale en Extrême-Orient. Il était assis sur un banc, tout seul, et l'on me présenta comme compatriote et comme confrère ès médecine. Il me fit asseoir auprès de lui et je dus lui raconter nos diverses activités, le retour du pèlerinage de La Mecque, le dépistage des épidémies.

- " A propos, me dit-il, vous allez me donner un conseil puisque vos spécialités sont : femmes et enfants. J'ai été hier Président d'un jury dans un concours de bébés et il y en a quantité à bord. Quoique très proche de ces larves humaines, puisque je suis sur le chemin de l'enfance, je ne savais trop à qui donner le prix ; alors j'ai couronné le plus gros."

Etonnée j'eus un petit recul et lui répondis fermement : "Erreur, Monsieur le Président, grave erreur ! La santé d'un petiot ne se mesure pas à la charge de graisse. Un gosse bien râblé, aux muscles solides, est infiniment mieux armé pour la vie que ce que nous appelons: un gros œuf mou."

"Parfait, me répondit-il, j'avais oublié les principes premiers de mon manuel de puériculture et maintenant, comme j'ai beaucoup à réapprendre, vous allez déjeuner avec moi."

Hélas ! je ne pouvais accepter car j'avais à convoier 3 grandes malades à l'hôpital, mais il insista:

" Alors, à Paris, chez moi ce déjeuner. N'oubliez pas de me téléphoner."

Nous nous sommes séparés en amis ; à Paris je n'ai pas osé lui téléphoner et je ne l'ai jamais revu.

\* \* \* \* \*

## LE DUC D'YORK

Un soir j'arrivai à l'heure du dîner sur un P & O, qui revenait des Indes et le docteur me confia qu'il y avait à bord "plenty of Royalties" (quantité de hauts personnages) : Ducs, Comtes et Lords dont les personnages les plus importants étaient le Duc et la Duchesse of York.

A ce moment je vis avancer un jeune homme blond, beau comme Apollon lui-même et qui venait nous saluer. Je pensai immédiatement que ce devait être le "Duc of York"; mais non ce n'était que le secrétaire du Duc of York, que l'on me présenta aussitôt. Le purser arrivait d'ailleurs avec un jeune homme encore plus beau, plus blond et tout aussi chic, mais le premier était en smoking et le second dans un habit impeccable. C'était évidemment celui-là "le Duc of York"... Mais non, ce n'était que l'aide de camp du Duc of York.

La cloche sonna le dîner et je vis venir un couple ravisant de jeunesse et de fraîcheur. Ils ressemblaient à ces personnages en sucre qu'on loge au sommet d'un gâteau de mariage. Lui était encore plus racé, plus blond et plus mince que les deux premiers qui s'étaient présentés. Elle, une jolie poupée, dans une robe gorge de pigeon avec des friselis de dentelle blanche et des nœuds de velours noir. Comme coiffure, un gros chignon et une petite frange bien raide. Elle avait des yeux magnifiques et elle souriait à tous. Lui hésita, s'arrêta, et tout à coup gêné, guindé, se remit en route et passa l'œil fixe sans dire un mot, exactement comme son père Georges V.

C'est tout de même un problème que cette timidité héréditaire si fâcheuse chez les "Royalties" anglaises en perpétuelles réceptions et représentations. La rondlette Queen Victoria était dotée d'un aplomb solide, d'une belle assurance. Son fils, l'éternel Prince de Galles, faisait autorité au milieu des ventres dorés de son époque. Alors pourquoi cette descendance de timides ? L'éducation en champ clos devait en être la cause car, au lieu de les mêler à la foule dès leur plus jeune âge, c'est derrière les hauts murs de Buckingham Palace qu'ils avaient grandi, avec les meilleurs maîtres, les plus beaux exemples c'est entendu, mais trop loin de la vraie vie et des contacts avec d'autres garçons.

En Normandie, quand un gars vivant dans une ferme isolée est un peu niais en société, on l'envoie au marché pour le "débourrer", comme disent les vieux. Eh bien, j'apprécierais cette méthode de débouillage des enfants royaux, s'il s'en trouve encore aux années à venir.

\* \* \* \* \*

## L'HERITIER DROGUE

Un jour le docteur m'emmenant dans une cabine de luxe où gisait un jeune homme d'une pâleur de cire, somnolent et entr'ouvrant avec peine ses paupières. C'était un officier de la marine anglaise rapatrié clandestinement comme drogué à la dernière puissance.

Son père venait de mourir et on l'attendait pour un fabuleux héritage : titre de Lord, châteaux, terres et fortune. On avait essayé, durant ce voyage retour de Chine, de le désintoxiquer une fois de plus, mais en vain. Alcool d'abord, puis morphine et cocaïne, pour finir par l'opium : ce n'était plus qu'une loque que l'on avait retrouvée, après désertion, dans une fumerie de Shangaï où il s'était définitivement abruti.

Le docteur qui le ramenait me raconta qu'avant cette déchéance c'était un beau garçon, excellent officier, mais qu'il était intoxiqué au point que ce n'était plus qu'un demi-cadavre, ne mangeant plus, ne dormant plus, et ne réclamant constamment que sa piqûre, encore sa piqûre. S'il arrivait vivant en Angleterre, incapable d'assumer les charges et les devoirs de ses titres, il allait être la proie de médecins marron et de financiers douteux.

Avec quelle pitié mêlée de dégoût je contemplais ce raté volontaire dans cette sombre cabine alors qu'au dehors, sur la rade de Suez, un soleil de printemps éclairait de beaux bateaux, des drapeaux multicolores au-dessus d'une eau claire, verte et bleue. Qu'allait devenir cet héritage de forêts, de prairies, de jardins fleuris ? et les chevaux et les meutes de chiens et les collections de tableaux et de livres qui appartenaient à ce déchu somnolant, dans une torpeur imbécile et qui n'avait que 25 ans ?

\* \* \* \* \*

## LA DUCHESSE PROLETAIRE

C'est incroyable la quantité de Russes de toutes origines qui se déversa sur le Moyen-Orient dans leur fuite éperdue devant la Révolution, les massacres, les pillages de leurs biens, et qui arrivèrent, les mains vides, dans n'importe quel pays.

On s'évertua de les aider, mais avec de petits moyens car tant d'œuvres poignantes occupaient les âmes charitables.

Il était impossible de classer ces réfugiés, sans passeports et sans répondants. Les vieux se disaient généraux, les jeunes gens étaient tous ingénieurs ou professeurs et les jeunes filles princesses, duchesses ou comtesses. Allez-vous y reconnaître. Il y en avait sûrement, dans le nombre, mais qui disait vrai ?

Une très belle femme, qui se présentait comme Princesse Ourousoff et qui commençait à recevoir à Alexandrie, avait été reconnue, par un Turc. C'était une ancienne entraîneuse de boîte de nuit à Constantinople. Par contre; un Romanof, que l'on traitait assez mal, était en réalité le vrai cousin du Tsar.

Aussi, quand à bord d'un bateau venant de Vladivostok, on me pria d'aller visiter une Grande Duchesse russe que le commandant avait mise aux arrêts dans sa cabine, je me défiai du titre, car il fallait qu'une femme fût vraiment insupportable pour qu'on ait pris contre elle une mesure aussi sévère.

J'allai donc à la cabine, gardée par un matelot armé par mesure disciplinaire et je trouvai une jeune femme assez jolie et certainement distinguée. Elle parlait très couramment le français ce qui

indiquait une bonne éducation ; elle commença aussitôt à me dire ses titres, où je reconnaissais de grands noms. Elle était furieuse contre "le Commandant".

"J'avais le droit, disait-elle, de faire ce que j'ai fait."

Elle me l'expliqua alors avec véhémence, ses yeux brillaient, ses gestes et ses exclamations indiquaient un état nerveux tout à fait anormal.

Ce qu'elle avait fait était invraisemblable, mais avec ces Slaves on peut s'attendre à tout.

"Je suis jeune et belle, criait-elle, je suis noble et riche mais j'ai voué ma vie à ma nouvelle foi communiste qui va sauver mon pays. Karl Marx est mon seul dieu !"

"Mais, répondis-je, ceci n'a rien à voir avec votre internement; que s'est-il passé à bord et qu'avez-vous à réclamer ?"

Elle continue de plus belle: "Donner sa fortune, renier ses ancêtres, cela n'est pas suffisant; c'est mon corps que j'ai décidé d'offrir au peuple. Et non pas à n'importe qui, mais aux misérables, aux hommes les plus bas, les plus abjects ; les matelots, les chauffeurs de la cale, les lascars du service des ordures : ma cabine était ouverte à qui voulait et ce sale aristo de Commandant l'a fait fermer ; mais je me plaindrai à mon consul communiste à Marseille et je ferai pendre tout l'état-major de ce bateau, car je ne suis pas malade, mais je souffre de cette solitude forcée, où je me dérobe à tous mes devoirs."

En effet, elle était malade, demi-démence certainement et je conseillai au commandant de continuer les arrêts dans sa cabine bien close et de la descendre dans un hôpital psychiatrique aussitôt qu'elle arriverait en France.

Le rôle de Sainte Marie l'Egyptienne lui avait troublé la cervelle car, certes, on peut aider le peuple sous le régime communiste, mais d'une façon plus convenable.

\* \* \* \* \*

#### LE HAREM

J'étais habituée à rencontrer à El-Tor, au retour de La Mecque les harems des grands pachas d'Egypte et j'y étais toujours reçue avec beaucoup d'amabilité. Dans la folle littérature française, on représente toujours les harems du Moyen-Orient comme de luxueuses prisons, où une sélection de femmes, jeunes et belles, tremblent sous le regard d'un Maître sévère et impitoyable. Or, les harems d'Egypte sont de charmantes réunions familiales, où l'on trouve la grand-mère, les grandes tantes ; tout ce qu'il y a de féminin dans la maison du Pacha, avec en plus une nuée d'enfants et de domestiques... Une heureuse gaîté y règne; les vieilles dames y ont une grande autorité et tout le monde se supporte, bien ou mal, mais l'entente revient pour bavarder et potiner, grâce à des amies complaisantes qui vont d'un harem à l'autre pour y colporter les nouvelles.

\* \* \* \* \*

#### LA MAHARANEE

Beaucoup moins heureuses et gaies semblent les grandes dames des Indes que j'allais saluer à bord dans leurs cabines de luxe. Epouses de Radjah hindous, de Nababs musulmans, des Agas ismaéliens, elles montaient rarement sur le pont-promenade et traînaient seules, les lentes journées d'un long voyage.

Je revoyais presque chaque année une Maharaneé qui allait faire sa cure en Europe. Un jour elle m'appela pour me confier qu'elle avait une grosse fluxion et qu'elle souffrait beaucoup. Je lui donnai

un calmant, des compresses chaudes, des bains de bouche et m'entendis avec un excellent dentiste allemand de Port-Saïd ; le lendemain on l'opérait, toutes ses misères étaient terminées et elle m'en avait gardé une vive reconnaissance. Ce n'était rien, en réalité, mais que lui servaient les mille milliards de sa fortune et sa province des Indes, grande comme l'Italie, et ses caves pleines de bijoux, alors qu'on la laissait souffrir d'un abcès dentaire comme une pauvre créature dont personne ne s'inquiétait.

Elle n'avait qu'une joie dans sa solitude, c'était la présence de son petit-fils, futur Radjah, charmant garçon d'une douzaine d'années, très bien élevé et qui venait la distraire en lui racontant tout ce qui se passait à bord.

En attendant d'hériter des caves de bijoux et des coffres de lingots d'or, il me raconta qu'il faisait des collections. Je pensais qu'il recherchait des objets rares ; des perles ou des jades. Mais non, il me sortit de ses poches quelques-uns de ses trésors, c'étaient de vieilles boîtes d'allumettes vides avec d'affreuses images sur le couvercle et je dus lui promettre de le ravitailler autant que je le pourrais.

On parlait à ce moment, avec un certain mépris, de ces fortunes fabuleuses alors que rien n'était plus misérable que le bas peuple des Indes. Eh bien, les grands milliardaires ont été dépossédés, en partie ruinés et, grâce à la République et aux beaux principes démocratiques, le bas peuple est encore beaucoup plus misérable : car tout le monde meurt de faim, même les vaches sacrées.

En tout cas, notre petit ami étant de goûts modestes, ne ruinera pas sa famille s'il fait encore collection de boîtes d'allumettes vides.

\* \* \* \* \*

## LE MIRACULE

Ce matin-là, je montai à bord d'un bateau hollandais. D'habitude ce ne sont que bonnes figures épanouies, docteur aimable, purser souriant, échanges de nouvelles amicales mais, dès que j'eus franchi la coupée, je devinai que tout n'allait pas bien à bord. Le docteur avait presque des larmes en me racontant le triste accident de la veille, en pleine Mer Rouge, au crépuscule. "Nous avons perdu un homme, me dit-il, un jeune matelot." J'eus, en quelques mots, l'explication de ce chagrin général et qui frappait tout l'équipage car les circonstances en étaient déplorables.

Une mère de famille, assez nerveuse, avait puni sa petite fille en l'enfermant dans sa cabine. Il faisait chaud, l'enfant n'avait sur elle qu'une petite chemise et un jupon de broderie anglaise et le hublot était resté ouvert. Tout à coup la dame, appuyée au bastingage vit, ou crut voir, sa petite fille tombant à la mer : une tête, des bras et un jupon de broderie anglaise. "Ma fille, ma petite fille, cria-t-elle. Arrêtez le bateau, c'est affreux ! Ma fille est tombée à l'eau" et elle montrait, en hurlant, le jupon blanc qui flottait en effet, déjà loin à l'arrière car le bateau était lancé à toute vitesse.

Les passagers accoururent, le commandant arriva : "Vous êtes sûre, dit-il à la mère affolée, que c'était bien votre enfant ? Comment a-t-elle pu passer par le hublot ?"

"Là-bas, le jupon flotte, criait-t-elle." En entendant cela, un matelot, sans plus attendre, plongea de toute la hauteur du bord et nagea à grandes brasses vers le but indiqué. Pendant ce temps le bateau ralentissait et s'arrêtait, mais loin, loin du jupon blanc qu'on ne voyait plus.

"Descendez voir à la cabine" ordonna le commandant. Il avait raison car on y retrouva, en chemise, la vilaine petite fille et elle riait de sa bonne farce : "J'ai jeté ma poupée par la fenêtre avec mon jupon blanc !"



Il s'agissait de retrouver le courageux sauveteur ; le soir tombait, on alluma tous les projecteurs, la sirène lança ses appels, on ne retrouva rien. Des canots furent mis à la mer, on appela mais rien ne répondit. Cet arrêt, cette recherche, durèrent 7 heures et c'est alors que, bien à regret, on dut abandonner l'espoir de retrouver le nageur.

Je quittai ces gens désolés et 6 heures après je montais à bord d'un bateau italien, petit caboteur venant de Massawa ; là le commandant lui-même était à la coupée, l'équipage rangé en file, avait l'air fort réjoui et, dans les bavardages, je distinguai plusieurs fois le mot "uomo".

- "Oui, fit le docteur qui parlait bien français, nous avons fait une pêche miraculeuse."

Mon cœur bondit, serait-ce ???

- " Un requin sans doute" fis-je hésitante ?

- " Non, un homme, un beau garçon et, tenez le voilà."

Justement le beau garçon, tout blond, tout rose arrivait entouré des matelots du bord. On l'avait habillé d'un uniforme italien, il riait tout heureux et ne sachant comment remercier criait : "Viva l'Italia".

Je sus alors son extraordinaire aventure. Il avait vu son bateau loin, loin; il avait nagé toute la nuit; il avait crié, appelé, personne ne l'avait entendu ; quand il vit partir son bateau il avait failli perdre courage ; à l'aube il s'était trouvé tout près d'un bateau italien; il avait appelé, crié, on avait mis un canot à la mer et on l'avait tiré, bien épuisé, de son bain prolongé.

Je n'ai pas besoin de dire quelle réception l'attendait à bord du bateau hollandais. Un homme de moins en "Nollande", un homme de trop en "Nitalie": nous avons rétabli l'équilibre des équipages grâce à un véritable miracle. Ce rescapé si modeste avait échappé au froid, à la noyade, aux requins affamés et, comme on l'embrassait et l'acclamait, il demanda, tout contrit, au docteur : "Est-ce que je serai puni pour avoir sauté dans l'eau sans la permission du commandant ?"

\* \* \* \* \*

## LE LEPREUX

Le docteur m'appela dans sa cabine pour me présenter un malade auquel je trouvai, ma foi, fort belle mine. Grand garçon de trente ou trente-cinq ans, mais qui avait l'air terriblement soucieux.

Il me raconta, sans que je l'interroge, son histoire qui vraiment était désolante. Monté à bord à Bombay, il avait pris place à table auprès d'un couple aimable mais qui, dès le second jour, avait demandé à changer de table.

Il resta seul, mais le garçon qui le servait refusa de continuer son service. On fit une enquête discrète. La raison de ces défections était bien bizarre ; le couple et le garçon affirmèrent que le nouveau voyageur était "lépreux".

Ces gens n'étaient pas docteurs et l'on s'adressait à nous pour en avoir confirmation. Hélas ! Le docteur n'avait aucune notion de chapitre de la lèpre et moi de même n'en avais jamais vu un cas, aussi bien dans les hôpitaux de Paris qu'en Egypte.

Les trois accusateurs donnaient leurs raisons ; cet homme jeune et qui semblait si sain avait, en effet, au-dessus des sourcils, de petites nodosités blanchâtres à peine perceptibles et à la face interne des avant-bras de même nodosités plus épaisses et plus saillantes que l'on voyait très bien, à cause des manches courtes de ses chemises Lacoste.

Le mieux était d'attendre l'arrivée en France. Le docteur donna l'adresse d'un spécialiste à Marseille ; je fis de même pour l'hôpital Saint-Louis à Paris et, afin que le terrible potin ne s'ébruite pas et ne tourne pas à la panique, on conseilla au suspect de rester dans sa cabine, d'y faire servir ses repas et de ne sortir que le soir.

Quinze jours après je recevais une lettre reconnaissante mais désolée ; le diagnostic était confirmé, c'était bien un début de lèpre qu'on allait soigner. La question lèpre était toujours obscure, la contagion était encore fort discutée et l'idée de mettre en quarantaine à vie un pauvre type ne semblait pas nécessaire. Mais quel œil exercé avait ces coloniaux et ce garçon, pour avoir fait, à vue d'œil, ce diagnostic qui nous échappait complètement. Hélas ! Un an après nous apprenions que le lépreux s'était suicidé.

\* \* \* \* \*

#### RARAHU

Comme j'ai aimé, dans ma jeunesse les livres de Loti ; le grand poète de la mer et de pays lointains que nous avons paré de toutes les magies des végétations tropicales.

Qui n'a rêvé d'être Rarahu, en pagne cramoisi, une fleur sur l'oreille et plongeant dans de tièdes cascades en compagnie de jeunes officiers de marine, alors qu'on se baignait au Havre vêtues d'un complet noir à galons blancs, qu'on nageait semi-grelottante, dans des vagues agitées !

Hélas ! des Rarahus, je devais en rencontrer à bord d'un vieux demi-cargo, qui venait justement des îles de Tahiti, avec un contingent féminin destiné à repeupler je ne sais quelle province de l'Amérique du Sud.

Ce n'était pas le résultat d'une rafle, destinée à la traite des blanches, mais un convoi parfaitement honnête et accepté par ces dames à qui un mariage régulier était promis et qui, chassées par la misère, acceptaient de s'expatrier. On les expédiait comme juments poulinières au bout du monde. On les avait choisies saines, adultes, mais comme beauté, hélas ! rien de sensationnel. Petite taille, jambes courtes, bassin énorme, poitrines débordantes ; les pagnes de toutes couleurs ne les avantageaient pas. Leur peau n'était ni jaune, ni brune, mais jus de réglisse ; oui, elles avaient de beaux yeux, mais des cheveux raides et gras et elles sentaient fort le parfum commun et la sueur. Dans les cascades tièdes de Tahiti, cela pouvait faire illusion aux jeunes midships un peu myopes, mais au grand soleil de la rade de Suez, Rarahu, candidate au mariage ne rappelait guère la phrase de Loti : "O race mahori, la plus belle du monde !"

\* \* \* \* \*

#### LE COLONEL ATHEE

Un appel de la radio nous avait avertis qu'un colonel français venait de mourir, à bord d'un Messageries Maritimes, et qu'on nous priait de tout préparer pour descendre le cercueil et le faire transporter au cimetière de Suez.

Le commandant du bateau, très ému, nous reçut à la coupée et nous remit une lettre du défunt adressée au Consul de France... L'enveloppe était ouverte et je lus: "Je demande à être enterré avec le plus de discrétion possible : pas de monument et pas de discours, ni de service religieux car je ne suis pas croyant et surtout évitez toute corvée aux aimables amis que je laisse à bord : un trou dans le sable et cela suffira !"

Je pus voir le défunt colonel dans son bel uniforme, sur un lit de parade. Il était jeune encore, 40 à 45 ans, et un accident cardiaque l'avait liquidé sans souffrance.

Le lendemain, je me rendis à l'hôpital de Suez pour y suivre quelques malades et je m'étonnai de voir la grande chapelle illuminée et pleine de chants accompagnés de grandes orgues. Deux petites filles en sortaient et laissèrent la porte ouverte ; je leur demandai quelle était la cérémonie fêtée ce jour de semaine et la plus grande me répondit avec des larmes dans les yeux : "C'est la messe d'enterrement d'un grrrran génerrral frrrancé."

Notre colonel si modeste et résigné eut sa grand'messe, un défilé dans les rues avec des drapeaux, des fleurs, des couronnes, un discours du Consul de France qui revint à midi transpirant, accablé en répétant : "Quelle corvée, mon Dieu, quelle corvée; ça a duré 3 heures." C'est aux bonnes sœurs que j'avais remis le papier des dernières volontés ; l'avaient-elles égaré ou bien avaient-elles voulu sauver l'âme de l'incroyant ? En tout cas les larmes des petites filles ont dû lui valoir toutes indulgences au ciel et le trou dans le sable fut embaumé de pétales de roses.

\* \* \* \* \*

## TOTO

Parmi les huiles de haute qualité avec lesquelles j'ai eu de brèves rencontres, je n'aurais garde d'oublier Toto.

Je n'ai eu de lui ni sourire, ni confidences, mais je dois vraiment le classer parmi les célébrités mondiales rencontrées à bord.

Je venais de terminer ma visite lorsque le docteur me confia avec le plus grand sérieux: "Vous avez encore un client à voir ; il ne figure pas sur la liste des passagers, mais il est intéressant."

- " Et quoi, fis-je, est-il malade, puni, dément ? Pourquoi n'est-il pas descendu ?"

- " Parce qu'il patine à roulettes sur le pont supérieur."

Je devinai une plaisanterie. "Eh bien, dis-je, montons sur le pont supérieur."

En effet, le client patinait allègrement, fit deux cercles savants, s'avança vers nous, nous salua avec grâce et m'attrapa la main pour la baiser. Mais il en profita pour me faire un pinçon au poignet; je poussai un cri et il se mit à rire, à grimacer, car Toto était un énorme Orang-Outan de taille humaine, tout brun et vêtu d'un short bleu.

La dame dompteuse qui l'avait dressé, s'excusa et dit à Toto, en manière de reproche: "Manners my boy, manners and be quiet" (de bonnes manières, mon garçon, et sois tranquille).

Sur ce Toto vint caresser l'épaule du docteur et, fouillant dans ses poches, il en tira une banane. Il allait la manger gloutonnement, à même sans la peler, mais la voix repris : " Manners, my boy, be a gentleman." La dessus, Toto baissant le nez, éplucha avec grand soin la banane et la mangea à petites bouchées en faisant des mines de gourmet.

Puis il repartit sur ses patins, merveilleusement agile, et termina par un saut périlleux. C'était un numéro de cirque tout à fait hors ligne.

Il allait débiter à Marseille et il irait ensuite dans toutes les capitales du monde: patinage, voltige, bicyclette. Il sait manger à table, fumer la cigarette, baiser la main des dames et il dort dans un lit, sous un édredon rose.

Au contraire de tant d'animaux dressés il a l'air parfaitement heureux et fait la joie des enfants du bord par ses grimaces et ses facéties.

Je lui fais un petit signe d'adieu, de loin, en le quittant car j'ai peur qu'il recommence le pinçon de l'accueil. Il salue, la main sur le cœur et d'un geste vif, il ramassa la pelure de banane et me l'expédie adroitement juste sur mon chapeau.

J'entends encore: "Oh, Toto, manners !" mais il ne sera, décidément, jamais un gentleman !

J'ai revu son portrait dans un tas de journaux d'Europe et c'est pourquoi je l'ai compté parmi mes clients de choix, bien qu'il n'ait apprécié ni mon genre de beauté, ni ma science infuse ; j'ai bien senti que je ne lui plaisais pas du tout !

\* \* \* \* \*

## LA FAMILLE REQUIN

Ceci n'est pas une rencontre à bord, mais hors-bord, ce sont des compagnons fidèles de mes promenades en rade qui arrivaient en famille au moment des grandes chaleurs pour une cure gastronomique autour des paquebots : c'était toute une famille de requins.

Si je les appelle "une famille", c'est qu'il y en avait de toutes tailles, glissant, silencieux, comme des ombres blanches au moment de l'ancrage ou de l'appareillage où les eaux troublées leur permettaient de glisser presque inaperçus.

J'ose en parler en riant car ces monstres tant redoutés devaient être dans le golfe de Suez d'une espèce sociale, car je n'ai jamais entendu parler d'attaques de requins parmi les mariniers, les pêcheurs qui, d'un bout à l'autre de l'année, vivaient sur l'eau dans de toutes petites barques. Plus d'un tombait à la mer ; quelques-uns s'y baignaient et personne à l'hôpital n'avait souvenir d'un cadavre entamé, d'un bras ou d'une jambe coupée.

Bien plus, un bateau italien chargé de munitions avait sauté durant la guerre à la sortie Sud du Canal de Suez. Il y avait eu 80 morts et l'on retrouva, intacts, tous les cadavres. C'était donc que nos requins étaient ou sagement végétariens, ou bien tellement repus qu'ils n'attaquaient pas l'homme.

Un jour je vis un attroupement sur le terre-plein de la Quarantaine et, m'étant approchée, je crus à une illusion visuelle.

Un poisson énorme, gris clair comme un merlan, mesurant 3 mètres au moins, était couché sur le flanc et donnait, en mourant, de grands coups de queue qui écartaient tous les assistants. Il mourut enfin et l'on put s'approcher. Un monstre véritablement dont on voyait à peine les yeux, les ouïes et une gueule, en dessous à moitié ouverte, montrait, il me semble, 3 rangées de dents.

Le pêcheur qui l'avait ramené à la traîne était désolé car ce glouton avait essayé d'avalier son filet plein de poissons et s'était étranglé. Que faire de cette masse de viande coriace ?

Nos soldats et les garde-côtes nous affirmèrent qu'ils le mangeraient avec plaisir, bien bouilli et très relevé. Alors nous l'avons acheté au pêcheur et la distribution a commencé. Elle n'a pas duré longtemps à raison de 2 kilos par tête : tout le personnel et des voisins accourus, ont eu leur part.

Moi je reçus les dents "porte-bonheur" dit-on ; mon mari accepta un petit paquet pas ragoûtant du tout, un morceau de choix : un aileron. Le cuisinier l'accommoda aux tomates, mais fade, coriace on se demande pourquoi il est si apprécié des gourmets.

Comme mon mari se baignait de temps en temps devant l'Office et qu'on lui affirmait que c'était très dangereux ; il dégusta son aileron en disant : "On m'a toujours dit que je serais mangé par un requin, mais aujourd'hui c'est moi qui te mange, mon vieux !"

Je crois que le "Le Royaume du Silence", film magnifique, a été tourné en partie en Mer Rouge et seul Cousteau pourra dire si je me suis trompée en affirmant que nos requins de la rade de Suez sont des végétariens convaincus.

\* \* \* \* \*

## EN MEDITERRANEE

Mais ce n'est pas seulement pendant mes tournées en rade que je collectionne ce qu'un vieux commandant appelle "Mon sac à malices", car je connais, moi aussi, la vie à bord durant mes traversées courtes ou longues, à travers la Méditerranée. Courtes quand, pressés de revoir la France, je prends le courrier le plus direct, longues quand mon humeur vagabonde m'entraîne aux nombreuses escales des bateaux de tourisme.

Que ne peut-on découvrir d'enchanteur en picorant les îles de l'Adriatique pour terminer par Venise, ma passion première. En tournant autour de la Sicile, en séjournant à Malte ou à Corfou. Et pour les aventures de bord, je peux faire concurrence aux joyeux récits de mes amis les marins qui, eux, naviguent à travers le quart de la planète ronde.

Nous étions à bord d'un P & O allant de Marseille à Alexandrie; le temps était sombre, un peu bouché et on devinait qu'une fois passé la Corse et son abri momentané, la nuit pourrait être assez mouvementée.

Nous avons bavardé agréablement, toute la soirée, avec notre voisin de table, un officier égyptien de la police d'Alexandrie, qui parlait admirablement français et qui aimait à raconter des anecdotes policières dont il avait provision : les unes amusantes, les autres assez impressionnantes lorsqu'il s'agissait de vols ou d'assassinats.

Ce soir-là, il nous entretint longuement d'un crime à bord d'un bateau français, crime affreux, jamais expliqué, et dont on n'avait pas trouvé le coupable.

Une jeune femme, épouse du Directeur de la Poste française d'Alexandrie, voyageait seule et, avec quelques amies, elle avait fait très gaiement la traversée. Le matin de l'arrivée, la femme de chambre l'avait trouvée morte sur sa couchette, la gorge ouverte et dans une mare de sang. Elle était encore chaude, c'était donc ce matin même que l'assassin, profitant de sa porte barrée d'un seul rideau, avait dû donner ce terrible coup de couteau et sans doute pendant qu'elle dormait encore, car il n'y avait eu ni cri, ni bruit de lutte.

Le bateau n'avait pas encore touché terre, le criminel était donc à bord. Rien n'expliquait cet acte; elle n'était pas riche, n'avait pas de bijoux et, d'ailleurs, on n'avait rien volé, ni sa montre, ni ses bracelets d'or. De plus, c'était une très honnête femme, sans aventures et connue pour faire, avec son mari, un très bon ménage.

Le bateau arriva au port ; personne n'eut l'autorisation de descendre. Tous les passagers, tout le personnel, tous les matelots, tous les hommes de la machine furent longuement interrogés ; on fouilla les cabines : on ne trouva rien ! Enfin le bateau eut libre pratique et il fallut avertir, avec tous ménagements, le pauvre mari qui s'impatientait sur le quai.

Après ce récit macabre, plein de "suspenses" effrayants, je rentrai dans ma cabine avec quelques frissons désagréables en me remémorant cette lugubre histoire ; mais ce qui me réconfortait, c'était de penser que ce crime n'était arrivé qu'une fois, il y avait dix ans, et que depuis on n'avait jamais entendu parler d'attentats pareils.

Il faisait ce soir-là une chaleur folle et dans les cabines, les hublots étaient ouverts, pour une bonne aération. La "maid" (femme de chambre) passa à 21 heures dans le corridor, redisant quelque chose à haute voix, mais que je ne compris pas : Messieurs-Mesdames; Ladyes and Gentlemen: un programme sans doute pour le lendemain matin ?

Je m'endormis et fus réveillée vers minuit car le bateau commençait à bouger. Ma robe de chambre oscillait au porte manteau et les brosses à dents cliquetaient dans les verres, seul bruit d'ailleurs dans le silence absolu. Tout à coup j'entendis des pas légers et mon rideau d'entrée commença tout doucement à glisser sur sa tringle, puis une main noire, portant un instrument brillant, glissa sur le mur blanc. Dans la pénombre je vis alors un bras, puis une tête, mon cœur affolé m'étouffait. Je ne me trompais pas ; c'était un homme qui, avec toutes précautions, entra et passa la porte ! Au moment où, d'une main tremblante je cherchais la sonnette et où j'allais appeler, il fit quelques pas rapides, sauta sur ma couchette qui était sous le hublot. Alors ce ne fut pas un cri, ce fut un hurlement que je poussai, hurlement de bête qu'on égorge. Avec une rapidité extraordinaire l'homme ferma le hublot, l'assujettit avec la pince qu'il avait en mains, sauta par terre et sortit à pas feutrés. Mon cri atroce avait alerté le veilleur de nuit; il fit la lumière et me dit, très calme, en français : "La tempête commence, alors on ferme les hublots: la femme de chambre vous en a averti hier soir." et il me laissa pantelante, à moitié morte, me quittant sur un aimable: "Good night my Lady ; sleep well !"

Je dois avouer, pour ajouter "encore au tableau de ma peur, que l'homme qui, dans la pénombre, s'était glissé dans ma cabine, pieds nus, bras de peau noire, avait deux cornes sur la tête. Je n'exagère rien car tout le service à bord des P & O est fait par des Hindous que l'on appelle, je ne sais pourquoi, des Lascars. Ils sont doux, travailleurs et dévoués comme nos barbares d'Egypte et portent tous le même uniforme : blouse et pantalon de toile bleue, et, sur la tête, un foulard de batik de couleurs vives, qu'ils nouent sur le front en 2 cornes. Les habitués des bateaux anglais, les sachant honnêtes, les laissaient aller et venir dans leurs cabines et ne se réveillent même pas si, en pleine nuit, ils viennent pour raison de service ouvrir ou fermer les hublots.

N'empêche que mon histoire fit le tour du bateau : mon cri de détresse avait réveillé quelques jeunes gens qui avaient lu Claude Farrère et il paraît qu'ils m'avaient surnommée : "La dame qu'on assassina".

J'aimais beaucoup m'embarquer à Suez et refaire, pour la énième fois, ce Canal dont je connaissais tous les paysages, toutes les gares, tous les lacs, tous les seuils et toutes les oasis.

Allongée sur ma chaise longue, au bord de la plage arrière, je regardais le long ruban, si monotone entre ses deux rives de sable, où le bruit seul de l'hélice martelait le silence.

Un soir j'entendis jouer du piano dans le salon de musique. On donna d'abord une nouvelle de Debussy, puis un impromptu de Chopin. Je me rapprochai pour voir le pianiste ; il était seul dans le salon de musique et, comme il faisait mine de se retirer, je lui dis quel plaisir je prenais à l'entendre. Il continua donc, avec le même talent, à jouer par cœur un programme de choix.

- "Vous êtes pianiste de profession, lui demandai-je ?"

- "Oh ! non, me répondit-il en riant, je suis planteur de caoutchouc."

La connaissance était faite ; je m'intéressai à son piano et à ses caoutchoucs. Il me parla médecine tropicale et coton d'Egypte et nous nous séparâmes à l'heure du dîner.

Je parlai de lui à quelques amis du bord qui venaient du Tonkin. Ingénieur de l'Institut Agronomique, il avait de superbes plantations de caoutchouc; on semblait l'aimer, l'apprécier, mais les langues s'arrêtaient là et l'on ajoutait : "Pauvre garçon, nous le voyons très peu."

Nous arrivâmes à Port-Saïd, des amis du Canal montèrent à bord et je ne retrouvai mon ami pianiste que lorsque le bateau fut sorti des digues. Ce premier matin il me joua encore une série de classique et de moderne, sa figure triste s'éclairait dès qu'il approchait du clavier mais, quand cette féerie de notes et d'accords était terminée, il reprenait un air accablé, comme un peu honteux et je ne comprenais pas pourquoi ?

J'eus l'explication lorsqu'il entra dans la salle à manger en compagnie d'une espèce de vieille guenon, jaune, ridée, mal tenue, accompagné d'un Indochinois qui devait être son fils. Alors je compris. Oui, ce français distingué, artiste, avait pour épouse cette compagne repoussante. L'éternelle histoire de la "congaï" qu'on achète en arrivant avec quelques billets pour un collage qu'on ne croit pas de longue durée. Hélas ! L'enfant arrive ; il est attachant comme tous les bébés rioux aux yeux lumineux et un homme sensible ne peut se décider à l'abandonner. Alors, il épouse et traînera toute sa vie cette vieille rouleur qui, dès qu'elle est riche, se révèle une peste. Ils forment un ménage impossible de goûts et d'éducation si différents qu'ils ne peuvent s'accorder. Elle avait horreur des Françaises, elle détestait la musique et ne se plaisait qu'aux potins malveillants qui empoisonnaient toute relation amicale. Jalouse, elle s'accrochait à lui pour le surveiller et, de ma cabine voisine, j'entendais ses reproches et ses glapissements. Elle insultait le personnel, attrapait les garçons de salle, les traitait de voyous et son fils, déjà grand, riait bêtement tandis que le mari, honteux, essayait d'arrêter ses crises de rage.

Pourquoi n'avait-il pas divorcé ? Etre sensible et doux, il répugnait aux disputes, car, disait-on, la mégère vivait avec un revolver chargé. Aimait-il ce fils gâté ? Non, mais il avait fini par céder sur tout, déprimé par le climat, accablé d'argent et de soucis et ne cherchant plus que l'oubli dans son talent de musicien.

N'empêche que, dès qu'arrive en Indo-Chine un jeune français bien doué, intelligent et actif, il trouve toujours un vieux de la Colonie pour lui souffler à l'oreille : "Cherchez-vous une congaï, ce n'est pas coûteux, pas encombrant et on les lâche avec facilité moyennant quelques billets." Mais il ne mentionne pas le mioche qu'elles sont assez adroites pour glisser dans le faux ménage dès que les affaires leurs semblent prospères, et ce n'est pas toujours un BB, c'est-à-dire un "bâtard blanc", car elles ne se croient tenues à aucune fidélité.

\* \* \* \* \*

PAUPAUL

En plein été et sur le point de partir en congé, je ne trouvais aucune place sur les longs courriers venant d'Extrême-Orient et faisant escale à Suez. Il est évident qu'on préférerait réserver les bonnes cabines à ceux qui venaient de Tokyo ou de Sydney que de réserver des places aux voyageurs à prendre en Egypte pour une traversée de 4 jours : Port-Saïd/Marseille. J'étais désolée, j'aspirais aux fraîcheurs de ma Normandie natale et je languissais devant la rade de Suez. Tout-à-coup le téléphone sonna, un sans-fil annonçait une cabine de luxe vide à Suez, à cause du décès subit d'un passager. Deux jours après j'avais la joie de m'installer dans cette cabine avec salon et salle de bain pour moi toute seule : ça tenait du miracle.

J'appris alors, par le Commissaire, la triste histoire de celui auquel je succédais et qui dormait d'un sommeil éternel dans un cercueil de palissandre, au fond de la chambre froide réservée aux défunts assez riches pour acquitter tous les frais d'un retour au pays. C'était un jeune Normand, un petit

paysan d'Anglesqueville l'Esneval (Seine Maritime). Son père avait reçu un jour une étonnante lettre partie de Saïgon, où on lui annonçait que son frère venait de mourir et lui laissait, comme seul légataire, une belle fortune gagnée dans un commerce d'épicerie. On avait aussitôt décidé d'envoyer le fils aîné en Indo-Chine ; il était débrouillard dans les marchés de bestiaux, un peu porté sur la boisson et l'on espérait que ce voyage le distrairait de ses mauvaises fréquentations. Paupaul avait fait le voyage aller en 3ème classe, assez sage, pas très déluré. Arrivé à destination, il avait fréquenté le Consul, le notaire et touché une forte somme sans compter l'énorme chèque envoyé à sa famille.

Au meilleur hôtel de Saïgon, à cause de la chaleur, il avait copieusement bu et grâce à sa nouvelle fortune payé de nombreuses tournées au personnel qui le servait.

Puis il s'était rembarqué après avoir choisi, et payé cash, la plus belle cabine du bateau ; à peine à bord, il avait commencé à passer ses journées aux bars. Je mets au pluriel car, pour ne pas inquiéter les barmen, il allait boire en 1ère classe, puis en seconde et en 3ème et rentrait chaque soir ivre-mort dans sa cabine où, sans se déshabiller, il ronflait jusqu'à l'ouverture de la cuisine. En pleine mer Rouge, à 2 jours de Suez, l'ivre-mort ne se réveilla pas, et c'est comme cela que j'héritai de son luxueux décor.

Quand nous arrivâmes à Port-Saïd, le lendemain matin, j'eus un petit frisson en entendant le maître d'hôtel crier dans le corridor : "Surtout n'oublie pas d'apporter le déjeuner à "la dame de la cabine du mort". A midi, tandis qu'on me cherchait une place à table, le garçon m'indiqua un guéridon bien placé. Comme je ne connaissais personne à bord, on ne savait pas trop quelle était cette dame, mais on savait qui était mort si bien qu'on me prenait pour sa veuve ou sa bonne amie et l'on s'étonnait de mes robes de couleur, de voir que très gaiement je jouais au bridge avec le Commissaire et que je dansais, le soir, avec le très jeune docteur.

Marseille se dessina ; on passa Pomègue et Ratonneau et le bateau s'arrêta : nous étions à quai. Je ne me pressais pas de m'habiller car il y aurait encore quelques heures d'attente avec toutes les formalités des passeports. Mes valises terminées, je traînais dans un déshabillé rose quand on frappa à ma porte et je vis s'avancer une énorme couronne mortuaire, toute en perles blanches et noires et 3 dames en grand deuil s'arrêtèrent interloquées : c'étaient les sœurs du défunt. On leur avait indiqué "la cabine du mort" et elles y trouvaient une dame dans un désordre féminin. Je sonnai pour appeler le garçon ; personne ne vint ; ils étaient tous occupés à la descente des bagages.

Alors, prise de pitié devant ses braves paysannes normandes je dus me charger de les diriger vers la chambre froide et la dernière vision que les passagers eurent de cette énigmatique veuve fut une dame en crêpe de chine rose, portant une énorme couronne mortuaire, tel un maître de cérémonie de chez Monsieur Borniol et menant dans les profondeurs de ce puissant paquebot, "ces Messieurs et Dames de la famille !" Le petit soulaud ne méritait pas tant d'honneurs, mais moi, héritière de la "cabine du mort", je lui devais bien ça.

\* \* \* \* \*

#### LA BELLE POMPEUSE

Elle se promenait sur le pont promenade des premières en attendant le départ du bateau de Marseille pour l'Extrême-Orient et tous les passagers avaient remarqué cette splendide femme, grande, mince et d'une exquise élégance. Les plus curieux savaient déjà qu'elle venait de Washington et s'en allait rejoindre son mari à Aden. Le bateau partit. Au déjeuner elle vint s'asseoir à ma table, mangea de bon appétit, ne but que de l'eau. Elle me suivit au bar pour prendre le café express qu'elle arrosa de trois verres de Cognac... Je pensai que le léger roulis l'incommodait un peu et nous nous séparâmes. A 18 heures, elle était de nouveau au bar et se fit servir 3 whiskies bien tassés. Au dîner



elle apparut splendide, dans une robe de soirée, le teint clair, les yeux brillants, elle ne but que de l'eau mais retourna rapidement au bar où elle siffla 3 Bénédictines. C'était décidément son chiffre ! Puis, à 20 heures, elle but toute seule une bouteille de champagne. Comme le tangage augmentait, tout le monde gagna sa cabine en titubant, elle seule marchait d'un pas assuré après avoir fait, à voix basse, une commande pour un copieux médianoche.

Le lendemain matin elle apparut fraîche et jolie. Pas trace d'intoxication dans ses yeux, dans sa démarche, alors que les garçons du bord l'avaient déjà surnommée "La Belle Pompeuse" ou "Madame Pif-Paf".

Les 4 jours passèrent avec ce régime étonnant, plutôt augmenté, à cause de l'atmosphère plus chaude.

Je la retrouvai à Port-Saïd à la terrasse de l'hôtel du Casino, devant une absinthe et 2 soucoupes vides, toujours ce chiffre 3.

- "Je me sentais un peu "giddy" (j'avais un peu de vertige), dit-elle, avec un sourire délicieux qui montrait des lèvres lisses et une langue rose, "mais ces verdurettes", et elle désignait son verre et ses soucoupes, "m'ont bien rafraîchies."

Je pensai alors à la joie du mari qui allait recevoir, à Aden, cette si jolie poupée et l'adorer jusqu'au jour proche où défigurée, mal soignée, demi-folle, elle mourrait d'une belle cirrhose du foie avec une soif que rien ne pourrait plus rafraîchir.

\* \* \* \* \*

## CAPRI

Un jour radieux fut mon arrivée à Capri. Je descendais d'un bateau américain qui avait flâné en Méditerranée, sa dernière escale étant Naples où il stoppait 2 jours pour permettre aux touristes de visiter la côte et les îles, dont Capri. Nous étions au printemps, l'île était un bouquet de fleurs lorsque nous abordâmes à la "Marina Grande". Je grimpai un raidillon, j'arrivai sur la place et je découvris une auberge ravissante pleine d'hortensias bleus, toutes fenêtres ouvertes sur la mer que l'on voyait à travers un rideau de glycines. Presque tous les voyageurs qui attendaient le déjeuner, avaient en main le livre d'Axel Münthe et l'on se préparait à visiter ensemble la Grotte d'Azur, le palais de l'Empereur Tibère, et, naturellement, la Villa San Michele. Je l'avais lu en anglais et j'entrai chez un libraire, pour rapporter à la famille la traduction française.

- "Je voudrais "San Michele" fis-je, sans autre explications.

Le bonhomme eut l'air ahuri. "Quel est l'auteur ?" me demanda-t-il.

- "Mais, Axel Münthe !"

- "Ah ! répondit-il, le médecin de la Reine de Suède ; ça doit être un traité de médecine ; je ne l'ai pas, mais vous le trouverez à Naples."

Le libraire de Capri ne savait pas qu'une centaine de touristes arrivaient, en été, chaque jour à Capri, parce qu'ils avaient lu "San Michele". Nul n'est prophète en son pays.

Le lendemain, à la fin de l'après-midi, notre bateau lançait 3 coups de sirène pour rappeler ses enfants égarés dans tous les coins de la côte et il fallut s'arracher aux vergers en fleurs, pleins d'oiseaux qui chantaient la gloire de Mussolini, car le Gouvernement venait d'interdire la chasse aux oiseaux dans cette île merveilleuse où, jusque-là, on en faisait des hécatombes.

Dans notre cabine à 2 couchettes j'avais laissé le matin une compagne de voyage qui ne pouvait m'accompagner car elle avait été prise, subitement, d'un malaise indéfinissable : forte fièvre, yeux brillants et, sur les avant-bras, un rash (éruption en piqueté rouge vif) très rouge lui montait jusqu'aux coudes.

Je fis appeler le docteur de bord : "Mais c'est la dengue, fit-il en riant ; nous en avons déjà 10 cas à bord. Avons-nous embarqué, en Egypte, des moustiques "Aèdés Egypti" ou bien sont-ce 2 matelots venant des Indes qui nous ont apporté cela. En tout cas, j'emmène la malade à l'infirmierie."

Deux jours après nous étions à Marseille, et le lendemain j'arrivais à Paris, où on m'attendait pour raconter aux enfants curieux mon délicieux voyage.

J'ai toujours l'idée d'acheter le livre de "San Michele" en français et je pars dans Paris à la recherche d'un libraire et aussi pour lécher les vitrines des Grands Magasins, qui ne me rappellent en rien l'étalage de Monsieur Spiro-Antippa, rue Colmar à Suez. Tout-à-coup, je me sens lasse, fatiguée, écoeuvée, les jambes tremblantes et rien ne m'intéresse plus. Je titube sur le trottoir et j'ai tout juste la force d'appeler un taxi. J'arrive chez ma sœur, où la maison est vide. Je m'effondre sur mon lit et m'endors dans une indicible torpeur. En rentrant, la famille me trouve prostrée, les yeux brillants, la figure rouge et je prononce, d'une voix pâteuse: "C'est la dengue !"

-"Oh ! fait ma sœur effarée, elle délire, c'est grave."

On fait appeler un docteur voisin. Il arrive aussitôt, m'examine, interroge au sujet de cette sortie où je suis partie en parfait état et dont je suis revenue toute rouge et délirante. Son diagnostic est immédiat et il demande, à voix basse : "Est-ce que cette dame a l'habitude des excès alcooliques ?"

Quand j'ai été guérie, 4 jours après, je l'ai fait revenir pour lui assurer que je buvais habituellement ma ration d'eau du Nil, parfaitement filtrée et glacée, mais jamais d'alcool. Et puis, à ce cher confrère, j'ai pu faire un cours complet sur la Dengue (mot espagnol qui veut dire "raideur affectée"); je pus lui en décrire les symptômes et comment cette maladie foudroyante vous fait monter à 40° d'emblée et vous donne, en effet, l'aspect d'une bonne pocharde après de trop nombreuses libations.

\* \* \* \* \*

## LA CHASSE AUX RENARDS

Et pendant que, sur la mer "toujours recommencée" nous faisons notre métier d'amis bienfaisants, de soigneurs et de consolateurs, que devenait ce Port-Tewfik que nous avions retrouvé complètement bouleversés ? Une population flottante y vivait en bonne entente avec les enfants du pays, tous bien décidés à s'amuser au maximum et s'accommodant au mieux des petites ressources de ce coin jusque-là si paisible. Les combattants, maintenant sans emploi, n'avaient pas été démobilisés.

Anglais, Français, Italiens, campaient toujours dans leurs villages de toile; la cavalerie des Indes était au complet et à notre grande surprise, grâce à l'initiative de quelques jeunes bien intentionnés, la Compagnie du Canal avait rajeuni son personnel et transformé les régions habitées.

Oui, une quantité de nouveaux employés, ingénieurs, officiers de marine, comptables, remplaçaient la vieille garde qui avait tenu bon jusqu'à la fin des hostilités. Des célibataires faisaient loucher les demoiselles à marier et de jeunes couples s'installaient dans des villas remises à neuf avec des couleurs tendres remplaçant les enduits chocolat ou les ripolins verts des salles de bain. L'on voyait arriver de jolis ensembles modern-style ou des meubles anciens pour remplacer des buffets Henry II

et les caisses de whisky couvertes de cretonnes déteintes. Les bals, les pique-niques, les "tournaments" de tennis ou de golf, continuaient à réunir la jeunesse; les grands dîners, les bals, se succédaient et surtout nous n'étions plus isolés au fond du Canal, car les pistes où l'on cahotait en voiture ou dans de vieux taxis, étaient à présent de belles routes qui longeaient le rail et une micheline allait directement de Suez au Caire, sans faire le détour par Ismailia.

Mais le point vers lequel tous se dirigeaient, c'était le club entièrement transformé. Un jeune ingénieur, sûr de lui et plein de goût, le baron de la Gravière, avait pris en main cette résurrection et de la baraque en bois, admirablement située mais lamentablement utilisée, il avait tiré une large véranda, des salles de lecture et de bridge, un bar, un restaurant et une immense salle de bal, avec scène de théâtre et coulisses. On ne s'étonne plus d'y voir, matin et soir, une société choisie et l'on peut même y recevoir des artistes renommés ou des troupes de passage.

Nous-mêmes n'avons pas à nous plaindre de ces progrès répétés dans notre cher village, car le plus beau des sports nous est offert chaque fois que nous sommes libres, grâce à la cavalerie indienne qui nous prête ses excellents chevaux. Une société a été fondée la "Koubry-Hunt" et l'on court le renard au moins 2 fois par semaine. Nous avons immédiatement offert, pour cette chasse, notre meute (Tayara et ses 3 débutants) qui, dès le premier essai, se révélèrent excellents. Cet instinct de la course au fauve était inné chez nos chiens, nous n'avions rien eu à leur apprendre. Quelles heures incomparables n'avons-nous pas vécu dans ce désert immense entre la montagne Attaka et le Canal.

Nous partîmes au petit matin par le premier train pour Arbaïn où les chevaux nous attendaient et quels chevaux, tous purs sang ou arabes, tous bien en forme et bien équipés. La brise de l'aube si fraîche, si pure, nous apportait les odeurs de sable, de sueur, de cuir chauffé et l'arôme des buissons du désert, les chevaux encensaient, les chiens tenus en laisse frémissaient, nez au vent, pattes crispées. A l'heure où les renards vont boire au canal d'eau douce, la grande surface plane avait l'air vide et tout-à-coup, une ombre rousse se glisse sur le sable blond, on lâche les chiens et toute la chasse s'élance dans une course folle faite de tours et de détours, bondissant au-dessus des ondulations du sol où les fers des chevaux soulèvent la poussière. Si le renard rencontre un terrier, un tunnel, un trou sous un rocher, il est sauvé, sinon il s'écroule à bout de souffle et un des sloughis l'achève d'un seul coup de dent. Ni fusils, ni couteaux, très peu de sang, aucune des cruautés de l'hallali ; c'est la fin d'une course à la vie, à la mort.

On s'arrête, les chevaux sont haletants, les chiens exténués, allongés, ont l'air en demi-syncope, mais que surgisse une deuxième ombre, chevaux et chiens repartent en course folle, tous aussi ardents qu'au départ.

Nous rentrons au pas, traversant les villages fellahs, au milieu des cris de joie et des houloulis de bienvenue. On avait reconnu, pendant à nos selles, le pelage roux, la queue touffue de la terreur des poulaillers, du grand maraudeur des pigeonniers et l'on nous en remerciait.

Après ces chevauchées matinales nous sommes tous au travail à 9 heures : bureaux, service en rade, hôpital, camps militaires, mais nous conservons pour la journée des poumons remplis d'air frais et l'agitation joyeuse que nous avait procurée ces heures d'une insouciant gaité. Ce bel entrain durait et le soir une saine fatigue nous endormait dans un sommeil sans rêves.

Nous avons bien dit, en riant, que notre Tayara allait nous conduire à de belles aventures et nous voilà, en effet, grands favoris du "Koubry-Hunt" grâce à notre quadriga à longues pattes, vraiment précieux pour les chasses à la course.

Mais puisque je suis en train de vanter leur endurance de cœur, poumons et musculature, je puis y ajouter encore une certaine intelligence qu'on leur refuse trop souvent.

Un matin Tayara avait été perdue dans le désert et n'avait pas rejoint, pour le départ, la troupe des cavaliers et des chiens. Mon mari, parti avec un ami à sa recherche, avait battu toutes les pistes possibles, appelé, sifflé, sans la retrouver. Etait-ce un accident ? une patte blessée ?

Hélas ! il fallut partir pour l'hôpital tout attristés et inquiets. Le déjeuner fut morne, lorsqu'à 3 heures pm, on entendit derrière la porte d'entrée un aboi très doux, presque une plainte. J'ouvris pour recevoir deux pattes sur mes épaules, une langue sur mon nez, puis notre Tayara, exténuée, alla boire à sa réserve d'eau et s'écroula sur son coussin. Elle avait été perdue le matin à 8 heures à quelques 15 kilomètres de Port-Tewfik Et c'est par des amis qui l'avaient rencontrée que nous avons pu reconstituer l'itinéraire de ce retour. Elle avait rejoint, pour s'orienter, le rail du train d'Ismaïlia et l'avait suivi jusqu'à Arbaïn. Le train était arrivé mais, portes fermées, elle n'avait pu le prendre. Alors elle l'avait suivi à la course, s'était reposée haletante sur le quai de Suez, était entrée dans le corridor d'un wagon de 1ère classe et avait pris place, non dans un compartiment quelconque, mais dans le "harem", réservé aux dames seules : n'était-elle pas une femelle ! Elle était descendue à Port-Tewfik, avait pris l'avenue Hélène pour être à l'ombre et était rentrée "at home" après 7 heures de trajet sans une erreur de direction. La seule faute qu'on pouvait relever dans ce sage comportement c'est qu'elle n'avait pas payé son billet (quart de place en 1ère) entre Suez et Port-Tewfik.

\* \* \* \* \*

Il y avait un sport qui, chez nous, manquait totalement au bonheur de tous ; c'était la natation. Vivre entourés d'eau de tous côtés : eau fraîche de la rade, eau calme et lourde des canaux, eaux profondes partout, mais à cause des requins il était interdit de s'y baigner.

La Compagnie du Canal avait eu recours à une invention de fortune et, juste en face de l'avenue Hélène, elle avait installé une grande cage faite d'un plancher et de murs en grillage. De loin cela avait l'air d'un tennis avec les pieds dans l'eau. Cette sorte de piscine amarrée sur fond de rochers suffisait à quelques ébats, on pouvait s'y tremper et y nageoter dans une eau un peu boueuse et sans presque perdre pied. On s'y rendait en canot et à l'entrée, comme ça avait tout à fait l'air d'un parc de Zoo, un plaisantin avait écrit sur le dos d'une cabine : "Il est défendu à Messieurs les requins d'exciter les baigneuses."

Un matin, un jeune officier de la marine anglaise, fraîchement débarqué, demanda qu'est-ce que c'était que cette armature de fer flottante au milieu du Canal; on lui répondit; un établissement de bains. Ravi de pouvoir prendre là son bain matinal, il sauta dans sa périssoire et en quelques coups de rame débarqua presque tout nu avec un léger caleçon bleu ciel sur l'escalier d'entrée. Des cris effarouchés l'accueillirent ! Entre 7 et 8 heures, tout le monde savait que la piscine était strictement réservée aux bonnes sœurs de l'Ecole de Filles. Elles venaient y faire trempette dans des costumes décents tout noirs et composés d'un long pantalon corsaire et d'une vareuse qui descendait jusqu'aux genoux; de plus, elles avaient sur la tête un bonnet en toile cirée jaune. Le Dieu Pan survenant au milieu d'une assemblée de Nymphes n'aurait pas causé plus grande réprobation ; elles s'enfuirent et allèrent s'enfermer dans les cabines.

Le jeune officier fit quelques brasses et malgré la surface d'eau totalement conquise il dut sentir qu'il était indésirable car il fila rapidement.

Le soir il était invité à dîner chez un ingénieur et comme il parlait couramment le français il put raconter toutes les déconvenues de son bain matinal.

-"J'allais dans l'eau et je pensais rencontrer des sirènes ou des ondines et voilà que je tombe sur une volée de vieilles corneilles, en deuil comme Monsieur le Curé, et avec des sacs à éponge sur la tête."

On servait justement des "pets de nonne"; il consulta le menu et, se retournant vers la maîtresse de maison; il demanda ingénument: "Madame, quelle est la signification du mot "pet" ?". Il prononçait "pette".

La dame, un peu gênée, répondit: "En Anglais "pet" veut dire le préféré, le favori, et bien c'est la même chose en français."

Il partit d'un joyeux éclat de rire.

-"Alors ce matin, on ne peut pas dire que j'étais le favori, le préféré des dames religieuses: je ne suis pas du tout un "pette de nonne".

\* \* \* \* \*

La formule si simple "la vie est belle" continua à sévir pendant presque 2 ans dans notre petit coin... On variait les plaisirs, mais on continuait à s'amuser follement et c'est avec regret qu'on entendit parler de démobilisation. Les combattants avaient bien mérité ce grand repos et puis, comme tant d'autres, ils s'étaient attachés au pays, ce n'était pas l'eau du Nil, mais l'air d'Egypte qui les enchantait. Les jeunes mariés avaient fait venir leurs épouses, les célibataires pouvaient passer leur week-end au Caire, tous les amis des sports s'y adonnaient gratuitement et la vie sous une tente confortable avec repas fournis par l'intendance était très acceptable.

Les premiers qui partirent furent les Australiens, un peu trop bruyants et amis de grandes beuveries, mais aimant les farces que les gens du pays n'apprécieraient pas toujours. Je me rappelle encore un matin sur l'avenue Hélène, où une troupe de jeunes soldats se promenaient en chantant, entourant une voiture à bras, volée au bazar, où l'on avait installé un piano et c'était un pianiste excellent qui menait le chœur des copains. Ils avaient sonné chez une vieille dame qui jouait "La prière d'une Vierge" sur son piano quinqué. Elle avait entr'ouvert la porte et les avait envoyés à tous les diables ! Alors ils étaient entrés, par la fenêtre, avaient enlevés le piano et c'est ainsi qu'ils faisaient cette joyeuse démonstration suivie des cris de désespoir du propriétaire de la voiture. Mais celui-ci se calma quand, ayant fait la quête, ils remirent au bonhomme une belle somme pour la location sans dommages de sa vieille brouette et ils se firent copieusement enguirlander par la dame quand ils rapportèrent le piano toujours par la fenêtre.

Après ce fut hélas la cavalerie Indienne qui partit. Pour nous quel regret ! Un démobilisé nous laissa en cadeau deux excellents chevaux ; pour mon mari un robuste cheval Turc et pour moi une jument au trot très doux nommée en mon honneur Madame. C'est grâce à ces cadeaux précieux que nous pûmes continuer les longues galopades dans le désert, la chasse au renard en petit comité, en utilisant une vaste écurie de la Quarantaine ; avec un saïs, nos bêtes furent bien soignées.

Les Anglais partirent les derniers ; ceux qui étaient des militaires de carrière retrouveraient leurs unités sous un ciel moins clément, mais les plus inquiets étaient les engagés très jeunes et qui, après 6 ans d'absence, ne savaient quelle carrière adopter, et les "jobs" (situations) qu'on leur proposait en England n'égalait pas la solde de guerre à laquelle ils s'étaient habitués. Ils avaient en général les poches pleines de ces beaux salaires d'argent, monnaie courante en Egypte, et, les soirs sans lune, quand on croisait une ombre sous d'obscurs filets, on murmurait "Officier anglais" et ce n'était pas l'uniforme, ni les boutons brillants qu'on avait repérés, mais le joyeux cliquetis de nombreux salaires dans ses poches.

Le désert était vide; des restes de grillages et de barbelés traînaient encore en désordre dans ce qui avait été un camp bien tenu et même souvent fleuri. Le Club était déserté. Quelques bridgeurs y venaient le soir, buvant des "gazoses", des petits cafés, mais les whiskies ne circulaient plus et Tewfik sembla retourner à sa destinée ; village endormi au bord du Canal de Suez.

Quand nos brillants états-majors furent partis, quand les villages de toile s'envolèrent ne laissant à la dérive que de vieilles casseroles, des pots de fleurs et des uniformes kakis, usagés, nous pensions retomber dans la douce somnolence des temps d'avant-guerre, mais il n'en fut rien, l'élan donné rien ne s'arrêta.

Les fervents du cheval, dont nous étions, continuèrent leurs randonnées et leurs chasses dans le désert ; les tennis et le golf furent toujours aussi fréquentés ; dans le Club si habilement rénové, nous retrouvions chaque soir une amicale compagnie.

Ce Port-Tewfik, que l'on a toujours considéré comme la plus déshéritée des stations du Canal de Suez, se révéla, en plus de ses admirables paysages, combien ses environs étaient pittoresques et il y eut de nouveau des parties de pêche sur les lacs trop bleu, des baignades devant les palmeraies des Sources de Moïse et des pique-nique-lune sur les pentes de l'Attaka.

Notre amicale société, une dizaine de familles, avait entraîné les autres et chacun s'efforça de mener une vie utile et plaisante au lieu de traîner dans l'ennui et les potins des heures lentes et sans charme.

Quand on nous annonça un soir au Club qu'un nouveau Consul de France venait d'arriver, cette nouvelle ne nous intéressa pas du tout. Nous avions vu passer à Suez des Consuls en fin de carrière, se rapprochant de l'Europe quelques mois avant de prendre une retraite définitive. Nous ne connaissions même pas le dernier, un pauvre type qui ne sortait jamais de son lamentable Consulat, ne recevait pas, ne voyait pas ses administrés et ignorait tout de Port-Tewfik. Il était atteint de ce que nous appelions en riant une "radinite aiguë", car radin il l'était à l'extrême et n'avait d'autre activité que de remplir sa tirelire.

Ce n'est pas que le Consulat fut mal construit, la maison en était même confortable, mais elle était hermétiquement close du haut en bas, pour ne pas avoir à payer les 2 domestiques nécessaires à son entretien. Le jardin qui l'entourait étant assez vaste mais, sans jardinier et sans eau, ce n'était qu'un carré de sable où le vent apportait collections de vieux papiers et vieux chiffons. Pour la nourriture le Consul faisait sa popote lui-même, traînant dans le bazar un vieux filet contenant un chou, une tomate, un citron. Quant aux indemnités qu'il touchait pour un train de vie respectable, il les empochait ainsi que toutes les dépenses prévues pour les frais de réception les jours de fêtes nationales.

Quel ne fut pas notre étonnement quand on apprit que le nouveau Consul ouvrait largement sa maison ; qu'un jardinier versait des tonnes d'eau dans le jardin, balayait les allées, semait des graines et plantait des boutures.

Le nouveau Consul voulut immédiatement connaître tous les Français et, dans une victoria à 2 chevaux, fit sa tournée de visites. On put alors se rendre compte que ce Pierre du Gardier était un parfait gentleman, cultivé, aimable, excellent musicien et que, par extraordinaire, le Ministère de A.E. de Paris s'était aperçu, avec un peu de retard, que Suez prenait un grand essor, que cette bourgade

oubliée se transformait en ville industrielle, que les touristes y descendaient nombreux et qu'un fonctionnaire compétent et averti y était devenu nécessaire.

Pour nous tous Pierre du Gardier devint un précieux ami. Mais il eut encore mieux et ce fut l'arrivée du frère, Raoul du Gardier, artiste peintre d'une valeur reconnue, qui vivait à même la nature, la joie dans le cœur de pouvoir rendre la beauté du ciel et les couleurs d'émail de nos paysages. De plus il était doux et candide : c'était l'âme de Giotto qui l'habitait et lui donnait même génie et même pureté de tons dans ses toiles. Partout où nous l'emmenions il plantait son chevalet et, tandis que nous nagions, que nous pêchions, que nous bavardions, ses pinceaux actifs gardaient le souvenir d'une fillette fellahine sous un arbre fleuri ou d'un marchand de tomates en galabie bleue sur fond de cactus et, quand il manquait de personnages, un âne gris ou un mouton noir posait au bord d'un lac bleu ou d'une plage en sable doré.

Quand on entrait au Consulat, le piano chantait par les fenêtres ouvertes, un bon dîner nous attendait, service parfait, excellent cuisinier et l'on repartait, très tard, le long de la digue, tous à âne ou en voiture, avec un gros paquet bien ficelé. Ces chers frères offraient à mes chiens les reliefs de leurs festins.

Quand, au plus tard, dans le faste de la vie alexandrine, on nous plaignait d'avoir "traîné" longtemps à Port-Tewfik, nous répondions tous deux avec le même entrain: "Mais, nous avons passé là les plus belles années de notre vie."

Parmi les habitants des rives du Canal et de la baie de la Quarantaine, il n'y avait pas seulement un consul modèle, un peintre de talent, et des familles charmantes. Comme partout ailleurs la société était très mélangée et dans les administrations diverses il y avait encore de vieux ménages assez pittoresques qui se produisaient aux grandes fêtes mondaines. Les maris étaient pour la plupart très acceptables, mais il fallait voir et surtout entendre ce que nous appelions "les Mères". Nous en avions plusieurs qui faisaient la joie de la petite classe.

Un très brave garçon, baron authentique, d'une excellente famille, était entré au Canal pour sauver de la ruine sa vieille maman qui vivait en France dans un château tout décrépit et l'envoi régulier de ses gages avait pu arrêter une déchéance totale. Un jour qu'il était à Marseille, rentrant de congé, le bateau qu'il allait prendre pour l'Egypte eut une panne de machine et un retard de 8 jours. S'ennuyant ferme et n'ayant pas beaucoup d'argent, il rencontra dans un café une brunette qui n'était pas bien jolie, l'invita à dîner et finit la soirée dans sa modeste chambre. L'attente du départ se passa en cette tendre compagnie et, comme il lui disait adieu, la pauvre créature pleurait de tout son cœur et suppliait: "Emmène-moi".

Alors, avec ses derniers sous, il lui prit une place de 3ème et, arrivé à Suez, la débarqua par une nuit sans lune, la fit entrer dans sa villa par la porte de la cave et elle resta là pendant des mois ne sortant jamais ; les domestiques furent discrets. Elle s'occupa de la maison, de la cuisine, des lessives et du jardin. Elle ne s'ennuyait pas, ne se plaignait jamais et sa seule joie était le jardinage. Etait-elle née à la campagne ? Personne ne l'a jamais su.

Hélas ! il y eut des dénonciations et, comme la Compagnie n'aimait pas les faux ménages, ni l'essai gratuit, un ordre arriva de l'Agence Supérieure : "Ou le renvoi immédiat de la Compagnie ou la démission." Ce furent de nouveau des larmes, plus amères que celles de Marseille, alors le brave Baron se décida immédiatement à conduire en une même matinée sa fleur de trottoir, à présent acclimatée à la bonne vie bourgeoise, au Consulat d'abord, à l'église ensuite et c'est ainsi qu'elle devint baronne authentique, sans carillons ni bouquets.

Le temps passa, la maigre brunette était devenue une assez grosse dame très polie et fort discrète, mais elle garda l'accent à l'ail d'une ancienne retapeuse. Quand il y avait une réception officielle, vêtue de satin noir avec "de très beaux bijoux de famille", elle paradait assez bien, mais il ne fallait pas l'entendre parler... Un jour, une dame lui offrait une tasse de thé; elle lança d'une voix rocailleuse : "Que non, Madame la Marquise. Du thé ? je ne suis pas malade ! Pour moi, ce sera une "fine"".

Dans un salon, Monsieur Le Serionne parlait de la tenue des employés qui demandaient d'enlever leur veston en été et de travailler en manches de chemise. "Moi j'ai dit non ; je tiens à une certaine tenue devant les chefs. Qu'en pensez-vous, Mesdames ?"

Les dames se taisaient et ce fut la Baronne qui répondit avec son bon accent : "Que oui, Monsieur le Comte, mon Baron à moi, il est comme vous ; il n'aime pas le débraillé et même au lit qu'on lui voit pas un poil de la peau quand il porte ses p'tits jama."

Inutile d'ajouter que les poils de la peau, le p'tit jama et le grand jama eurent un succès prolongé parmi les jeunes.

Je la rencontrai une fois à bord d'un bateau des Messageries tout neuf et de grand luxe. Elle était dans le salon de musique et pour distraire un gosse de sa famille qu'elle avait adopté, elle lui faisait jouer "Au clair de la lune" avec des doigts pleins de confiture, sur le piano de concert. Le garçon de bord vint lui dire que ce salon était interdit aux enfants qui avaient leur salle de jeux. Alors, quelle éclatante réplique !

"Je l'ai-t-y pas payée ma place à bord et celle de mon grand baron et celle de mon petit baron ? Va le dire à ton galonné que je crains rien parce que le gosse y tape sur sa boîte à musique." Le garçon n'osa rien dire mais la Mémère, qui n'était pas méchante, fit des excuses le soir et elle lui offrit l'apéritif.

De style absolument différent était notre seconde Mémère, très mondaine, aimant recevoir et offrant à la jeunesse des thés succulents auxquels elle joignait des bavardages sur des sujets plutôt élevés mais que son manque de culture rendaient fort plaisants. Elle savait ce qu'elle voulait dire, mais cherchait le mot rare ou savant et elle aboutissait à d'inénarrables pataquès.

"Monsieur l'Amiral, disait-elle en minaudant, j'ai visité votre bateau et j'ai eu le plaisir d'assister au couvre-chef" (couvre-feu).

Elle offrait le thé dans des tasses de couleurs différentes : "Excusez-moi, Messieurs et Dames, de mon service cosmopolite" (multicolore).

Pour recevoir un jeune employé de son mari elle l'assit sur un pouf, au milieu du salon, et lui dit, malicieuse: "Vous voilà à l'index mon garçon" (en vedette).

Un soir elle appela ses invités sur la terrasse : "Venez voir comme le ciel est beau, "consterné d'étoiles"."

Un jeune homme revenant d'Espagne, où il avait passé ses vacances, lui dit : "J'aime beaucoup le folklore espagnol." A quoi elle répondit: "Ça c'est affaire de goût car moi, comme fromage, je préfère les camemberts."

Inutile de dire les gorges chaudes que faisaient les invités au sortir de ces réunions amicales où rien n'avait manqué, ni le thé ni le chocolat, ni l'intermède comique qui se répétait à chaque occasion.



Il y avait un vieux célibataire qui datait, comme nos Mémères, d'avant notre arrivée à tous et qui parlait avec bonhomie de ces unions bizarres entre ingénieurs de valeur, officiers au passé héroïque et ces anciennes qu'il appelait "des Dondons".

"Que voulez-vous, faisait-il, dans ce temps-là on n'avait pas le choix pour se marier; le Canal de Suez avait un certain discrédit, les vierges françaises ne voulaient pas s'expatrier et l'on prenait ce qu'on rencontrait en voyage ou ce qu'on trouvait sur place. Rappelez-vous Fromont jeune et Risler aîné, d'Alphonse Daudet, et comment Risler jeune, trahi par sa fiancée, accepte un engagement aux travaux du Canal de Suez, absolument comme il serait allé aux travaux forcés !

Talleyrand, disait de son épouse, qu'il nommait doucement, d'Inde, car elle était née à Calcutta : "On sortait de la Révolution, toutes les valeurs étaient périmées, toutes les classes de la Société brouillées, on ne se reconnaissait plus et l'on se mariait entre quatre z'yeux avec n'importe qui."

Oui nous avons des Mémères et des Dondons, mais dans l'ensemble on les aime bien et l'on se plaît à répéter avec quelque raison que tous ces Français assemblés dans l'isthme ne sont en réalité qu'une même famille.

Je ne me permettrais pas de critiquer la Compagnie du Canal et le souci qu'elle montre de préserver la réputation de son personnel, le sachant en vedette au milieu d'une population très cosmopolite, mais je trouve qu'on va un peu vite à mettre quelques jeunes hurluberlus en face d'un mariage forcé ou de la démission immédiate. C'est surtout à Paris même qu'on devrait faire, comment dirais-je, une sélection en Égypte est digne d'y figurer convenablement. Notre Charlemagne mettait à sa droite les enfants bien doués et à sa gauche les déficients et il serait sage de l'imiter dans ce choix ; capables et distingués à droite; inaptés au métier de colon, à ne pas sortir des frontières, à gauche.

Mais si un homme peut juger un autre homme pour son physique et ses capacités, il est souvent incapable de juger une femme, aussi il conviendrait d'adjoindre à ces Messieurs les grands chefs des dames ayant vécu de longues années dans le milieu colonial. Cela éviterait bien des impairs dans le recrutement des membres de la grande famille.

De même qu'une coquette vous détaille en trois coups d'œil tous les détails d'une jolie toilette, une femme est capable d'un jugement rapide, d'une mise au point parfaite, non seulement du physique mais surtout de l'éducation, et de juger sainement, et sans indulgence, si les postulantes sont bonnes pour l'exportation.

C'est à moi, hélas, qu'est réservée une voisine d'un naturel moins bénin et que j'ai baptisée : ma voisine la "Peste"... J'ai parlé de mon délicieux jardin, entouré d'un pittoresque vieux mur et plein d'arbres, de fleurs et d'oiseaux, mais j'ai omis de dire qu'il est mitoyen avec un carré de sable sans aucune végétation où seul un palmier desséché meurt sur pied, étendant ses palmes jaunies comme des mains aux doigts raidis, réclamant "A boire, à boire par pitié".

C'est le jardin de ma voisine.

Dès mon arrivée j'avais fait la connaissance du Caissier-Chef : un Italien fort aimable et de bonne éducation. Il m'annonça, avec une certaine fierté, que sa femme était Française et, comme moi, native du Havre. J'allai donc faire une première visite dans la villa voisine et j'y trouvai une petite femme aux yeux aigus, à la bouche pincée, peu bavarde mais qui, en quelques phrases sèches, me déversa toute sa rancune contre le Pays, la société de ce pays et les goûts dispendieux de son mari, qui tenait à être bien habillé et faisait de la photographie.

-" Si vous saviez ce que cela coûte, Madame la Doctoresse, des costumes d'un bon tailleur et un appareil et des plaques pour la photo ! Pour vous, avec vos appointments, ce ne serait rien, mais pour nous !"

D'emblée ça y était ! Encore une qui louchait sur mes appointments ! Je compris que je n'en ferais jamais une amie.

Quand le printemps vint, mes touffes de violettes, au pied des murs, donnèrent en masse; j'en faisais de gros bouquets que j'offrais à mes amies et j'étais toute heureuse de passer les mains pleines devant la villa de ma voisine "la peste".

Je lui disais un petit mot aimable avec l'espoir de la dérider, mais ses yeux restaient sournois et sa bouche pincée.

Puis, tout à coup, ma belle floraison de violettes s'arrêta : j'eus beau retourner les feuilles, plus une fleur. Je pensai que le climat d'Égypte, déjà assez chaud, avait causé cet arrêt subit.

Autre surprise: voilà que mes violettes se remirent à fleurir en masse et j'appris, par le caissier, que sa femme avait une forte grippe. Je demandai au jardinier la raison de cette remontée de sève ? Il était discret, ne dit rien, mais avec une mimique très claire me montra, avec son pouce, le jardin de la voisine, ouvrait 4 doigts, montra le ciel, j'avais compris : ma voisine "la peste" se levait à 4 heures du matin, avant l'aube, se glissait dans mes allées et, avant notre réveil, venait saccager mes violettes ! Elle avait vu ma joie, mes bouquets et, comme elle ne pouvait pas m'enlever "mes appointments", elle prenait ce plaisir gratuit d'écraser ces corolles fraîches, de piétiner de solides racines. Si encore elle les avait cueillies, pour se régaler de leur parfum, mais elle courait les jeter à la mer.

Une nuit, elle sonna à notre porte, son mari venait de mourir subitement d'un infarctus du myocarde. Oubliant le passé, tous deux nous nous mîmes à la disposition de la veuve. En Égypte, l'enterrement doit avoir lieu 24 heures après le décès et nous l'aidâmes de notre mieux pour l'ensevelissement et les formalités. Quand tout fut fini, je montai voir en quoi je pourrais l'aider, mais je la trouvai très occupée ; elle avait fait venir tous les revendeurs, qu'on appelle "les robavecchias" (en italien = vieilles robes, soit les marchands d'habits usés) et, celle que nous croyions une veuve éplorée, se déchaîna contre les faiblesses de son mari, sa magnifique garde-robe de vêtements et d'uniformes qu'elle liquidait en vitesse. Puis elle réunit tout son matériel de photographie et courut expédier plaques, albums et produits de laboratoire une fois de plus dans les profondeurs de la mer; et les phrases sèches, pleines de rancune, répondaient à mes vagues consolations.

-" Croyez-vous, toutes ces dépenses inutiles. A quoi ça sert de faire des collections de paysages et de garder les binettes de tous ces abrutis ? Heureusement que j'ai tout de même un petit magot; je vais rentrer au Havre chez mon frère qu'est cafetier Cours de la République. Y en a qui gardent des souvenirs de leurs défunts ; moi j'emporte rien, ça ferait encore un supplément de bagages."

\* \* \* \* \*

1922-1923, les jeunes couples arrivent en remplacement des anciens, qui partent à regret. Les hommes sont contents d'avoir déniché une situation stable, leurs femmes sont moins enthousiastes de ce dépaysement complet. Mais bien vite elles se reprennent et, avec une belle vitalité, du goût et des qualités de bonnes ménagères, elles s'efforcent de réveiller un peu partout nos rives somnolentes.

MARC et COLETTE

Parmi ces couples dynamiques, j'ai un neveu et sa jolie femme, une Parisienne à laquelle j'ai vanté, avec un peu d'excès peut-être, les charmes de la vie coloniale...

Or, quand ils arrivèrent, en plein hiver, le ciel était gris, la mer plombée avec de mauvaises grandes vagues et la villa qu'on venait de leur désigner, en attendant mieux, n'était qu'une petite baraque au fond d'une rue bouchée.

J'eus la fâcheuse idée de les emmener au Club pour les présenter aux amis et, ce soir-là, un Chef du Canal nous régala d'une conférence morne et assommante. Le conférencier assis devant un tapis vert, sur la scène du théâtre, tout au fond de la grande salle de bal à moitié vide, ânonnait d'une voix sourde de courtes phrases couvertes par le bruit de la tempête et des sirènes qui hurlaient en rade.

C'était assez insolite et tellement lugubre que nous craignions une crise de neurasthénie chez nos arrivants et, comme les marionnettes "font trois petits tours et puis s'en vont", un départ précipité. Mais non, il ne faut pas désespérer de l'avenir.

Six mois après, je retrouvais à la gare d'Ismaïlia toute une troupe de jeunesse, comédiens amateurs, qui revenaient d'une tournée au profit de la Croix-Rouge, et les jeunes femmes en toilettes claires avaient les mains pleines de bouquets. J'y reconnaissais, parfaitement joyeux, le couple lamentable de l'arrivée en détresse : tout allait bien, l'Égypte les avait adoptés.

\* \* \* \* \*

J'ai toujours eu grand soin, dans nos rapports quotidiens avec les Égyptiens de toutes classes, de ne les froisser en rien dans leurs croyances religieuses. Ils sont très croyants, mais eux-mêmes discrets vis-à-vis de nous et c'est pourquoi j'ai gardé un souvenir lamentable de certaine fête à l'Hôpital de Suez, où nous étions conviés pour les 60 ans de la Mère Supérieure. Au programme était annoncée une représentation théâtrale jouée par les élèves des écoles des Sœurs.

Le drame, qui s'appelait Le Sieur de Faucambert, écrit par des bons Pères extrêmement niais et approuvé par la censure pascale, était, pour une assemblée cosmopolite, particulièrement maladroit et assommant.

Le Sieur de Faucambert enlevait une princesse musulmane, la convertissait au catholicisme romain et, quand la famille de la jeune femme venait la rechercher, elle s'écriait, avec véhémence et en vers de 14 pieds: "Non, je ne retournerai pas vers ce croissant maudit", et, portant une énorme croix, elle jetait aux siens : "Arrière, païens, arrière !".

Or, au premier rang se tenait la Mère Supérieure à côté des dignitaires du pays : le Gouverneur, le Sous-Gouverneur, le Chef de la Police et tous se tenaient là, impassibles, tandis que, le cœur battant, je me disais : "Ça va mal finir. Ces Messieurs vont manifester leur indignation."

Eh bien, non; rien de ce genre ne s'est produit. La Mère Supérieure buvait du lait et tout s'est terminé par des compliments aux élèves, bonnes poignées de main et station à un buffet très bien servi de sandwiches "au jambon", gâteaux et bonbons.

Le lendemain, le Consul de France vint faire à la Mère Supérieure une remontrance polie au sujet du drame qu'elle avait choisi, mais elle ne comprit pas du tout ce reproche ; en toute innocence, elle répétait : "Monsieur le Consul c'était si beau et les petites l'ont si bien récité ! C'est envoyé par notre Maison Mère qui a l'approbation de la Nonciature, et ces Messieurs les Gouverneurs m'ont vivement félicitée."

Plus tard, nous avons cherché la cause de la mansuétude d'une assistance où il y avait des Musulmans, des Coptes, des Orthodoxes, des Protestants et très peu de Catholiques. Ce jour-là il

faisait chaud et les fauteuils confortables étaient alignés à l'ombre de grands arbres. On peut très bien faire une petite sieste en conservant une attitude qui semble recueillie, alors ces Messieurs n'entendant rien, ne comprenant rien, avaient dû "piquer un petit roupillon" qui avait évité toute réaction indignée contre ce drame insipide et ronflant (c'est le cas de le dire).

Mais le nom du Sieur de Faucambert était resté dans nos mémoires pour de joyeux fou-rires et, lorsque quelque jeune homme un peu fat faisait par indiscretion ou maladresse une belle gaffe, nous nous glissions en sourdine : "Cela nous rappelle tout à fait notre ami le Sieur de Faucambert !"

\* \* \* \* \*

On parlait un jour en société des 7 péchés capitaux ; une dame très pieuse en énuméra 6 et ne pouvait pas retrouver le 7ème, quand tout-à-coup quelqu'un cria : "l'avarice".

Pas possible, dit-on, un défaut si répandu et si anodin sur la même ligne que des vices affreux ?

Et je fus la seule à affirmer que, chez les Français, c'était en effet un péché capital, j'oserais même dire un vice national.

En Orient, où les fonctionnaires sont bien payés, vivant dans un pays heureux, plein de soleil au milieu d'un peuple gai, ces calculs mesquins, ces privations inutiles, ce souci constant de réduire les dépenses qui force à mener une vie médiocre et à perdre volontairement tant de choses agréables, me semble une fâcheuse hérésie, mais la plupart des gens vantent l'avarice comme une vertu et y entraînent leurs enfants.

- Un jour à Port-Saïd, on annonçait une vente aux enchères chez un ingénieur qui prenait sa retraite après 40 ans de service en Égypte. On s'y rendit en foule espérant y trouver un mobilier de choix et de beaux bibelots anciens. On ne trouva que des caisses vides, des planches sur tréteaux, où étaient clouées des cretonnes défraîchies. Quarante ans dans ce décor !!

- A Port-Tewfik il y avait un pilote qui gagnait gros. Il était toujours vêtu de toile kaki pour éviter le blanchissage des costumes blancs (10 sous), il portait la barbe pour ne pas aller chez le coiffeur (5 sous), il traînait des souliers noirs, pas cirés, pour ne pas payer le "boyagui" (1 sou). Pas de glacière l'été, l'eau tiède, le beurre fondant, pour ne pas payer le bloc de glace (2 sous), mais sa femme nous annonça, pleine de fierté : "Nous venons de boucler le million."

- Un riche négociant nous expliqua : "Chez moi on ne mange jamais d'omelette, ni d'œufs brouillés, car je veux compter les œufs pour que mon cuisinier n'en chipe pas un." (Le cent d'œufs coûtait 1 shilling).

- Une dame fort grasse avait un mari fort maigre qui adorait les pommes de terre nouvelles, plus coûteuses que les hollandaises à ragoût. On lui comptait les pommes de terre : il avait droit à 12 mais si, par faiblesse gourmande, il en prenait 15, sa femme et sa belle-mère lui repiquaient les 3 supplémentaires - avec leur fourchette.

- Pendant la guerre il y eut des familles vêtues, hiver et été, du lourd drap d'intendance que l'on se faisait refilet en fraude des stocks de l'armée. Eh ! bien, j'ai pu voir les résultats de ces sordides économies commençant par la tire-lire, suivie du bas de laine, puis du coffre-fort et finissant par un copieux compte en banque avec lequel on achetait des actions, des titres, dont la plupart se révélaient catastrophiques : fonds Russes, chemins de fer Bulgares, mines de cuivre du Soudan et manganèse de la Mer Rouge. Et l'on s'était privé pour cela de tout un agréable confort, de séjours charmants dans les montagnes du Liban ou à Assouan. On n'avait jamais approché les rivages nord de la Méditerranée, ignoré Rhodes, la Grèce, Venise et Capri et quand venait l'âge de la retraite, au

lieu de s'enchanter de souvenirs de voyages et de relire sur une carte, avec de grosses lunettes, les noms magiques de paysages enchanteurs, on grognait devant un coffre-fort à demi vidé et l'on se reprenait à gratter son porte-monnaie et à vivre chichement.

Dans ce tour d'horizon, où nous repérons toutes les personnalités qui, par leurs diverses qualités, rendront tout à fait plaisante notre vie à Port-Tewfik, je n'ai garde d'oublier nos domestiques et nos gardiens de la Quarantaine....

J'étais arrivée avec le barbarin, qui avait gardé pendant mes 2 ans d'absence mes meubles et ma Tayara et je dus engager un cuisinier.

Un petit vieux, à la voix chevrotante, m'arriva avec de très bons certificats. Je lui dis, à regret, qu'il était vraiment trop âgé pour un travail aussi fatigant.

- "Essaie-moi, me dit-il, j'ai encore assez de forces pour faire un bon service et je dois me placer car je n'ai pas de fils pour nourrir ma vieillesse."

En effet, je le pris à l'essai et il se révéla excellent cuisinier. Mes amies qui le voyaient passer le matin, tout vieux, marchant à petits pas en venant du bazar avec son grand panier, l'avaient surnommé "Mathusalem Barthas". Il est resté 10 ans chez nous, sans manquer un jour, sans jamais se plaindre, mais je le voyais devenir de plus en plus frêle et je le soignais avec des piqûres, dont il m'était bien reconnaissant.

Je recevais, un jour, le bactériologue Derelle et mon Mathusalem m'arriva tout épuisé, mais il avait fait toutes les provisions. "J'ai failli ne pas venir, me dit-il. Pour le "hakim" (docteur) français, j'ai fait un dernier effort."

Le déjeuner fut excellent. A 15 heures, au moment des comptes, il me confia : "Je ne reviendrai pas ce soir; tout est prêt pour un dîner froid." Je commandai une voiture, il partit tout fier dans une victoria à 2 chevaux : "Comme un Pacha" dit-il en souriant.

A 18 heures, sa femme était là toute en pleurs : il venait de mourir et elle me rapportait, de sa part, l'argent du Bazar.

J'avais été admirablement servie, à l'Hôtel National du Caire, par un jeune barbarin. Il avait un air assez malheureux et me confia qu'il n'aimait pas cet hôtel et, sachant que je venais de Suez, il me demanda si je ne pourrais pas lui procurer une place dans cette région tant vantée pour ces grandes familles et ses beaux appointements.

Je lui proposai de venir chez moi, la place étant libre pour 2 mois. Il insista alors sur son désir de ne servir que dans une maison de "première classe", car le travail ne lui faisait pas peur. Je l'emmenai donc ; tel un planton bien stylé il prit les billets, s'occupa des bagages et des voitures.

Il resta chez nous 1 mois et puis, l'air malheureux, il me confia qu'il ne pouvait pas rester car ma maison n'était pas "de première classe". A ce moment un de mes neveux arrivait, avec sa jeune femme et je leur recommandai ce bon travailleur, un peu trop snob à mon avis. Il y resta 1 mois et comme cette petite maison d'employé débutant ne lui semblait pas "de première classe", il partit et je ne m'en occupais plus.

Je le rencontrai avenue Hélène, menant à l'école un gosse assez mal tenu. Il me sourit, me salua et m'annonça qu'il avait enfin trouvé du travail dans une maison "de première classe". Il était placé chez

un Maltais, employé très modeste d'une compagnie de navigation. Ces gens étaient communs et sans relations. "Chez eux, me dit-il tout fier, c'est magnifique et de première classe, chaque jour à 5 heures p.m. on sert le Whisky and Soda."

Évidemment nous n'avions pas la même opinion sur les valeurs sociales. Supériorité intellectuelle, éducation, culture n'entraient pas, pour lui, dans le classement des individus, alors que servir le whisky and soda lui semblait le comble de la distinction.

Parmi nos soldats de la Quarantaine, il y avait, au milieu d'Arabes pur sangs, un seul nègre, certainement issu d'une tribu de l'Afrique Centrale et qui se trouvait là sans qu'on sache comment il y était entré. C'était un employé modèle, très obéissant et tout le personnel l'appréciait pour sa complaisance et sa bonne humeur. Aussi notre Directeur lui a-t-il confié une tâche honorable ; c'est de conduire à l'école toutes les petites filles des docteurs. Morgane est son nom ; il faut le voir rassemblant son troupeau, 4 fois par jour, et les faisant marcher deux par deux, au pas, les mains vides, tandis qu'il se charge des livres, des cahiers, des châles et des ombrelles. On l'appelle en riant "le caporal d'un régiment de poupées". Elles sont 12 en tout et jacassent dans toutes les langues, mais ce qu'elles savent le mieux c'est l'arabe populaire.

Aussi font-elles à Morgane un tas de questions auxquelles il ne sait toujours que répondre. "Pourquoi es-tu un nègre noir ?" "Où sont ton père et ta mère ?" "Quel âge as-tu ?" Un jour la plus grande lui demanda, très sérieuse: "Morgane es-tu marié ? as-tu des enfants ?" et Morgane enchanté répondit : "Oui, j'ai 4 enfants et le cinquième est dans le ventre de ma femme."

Après les classes les petites rentrèrent très excitées, appelèrent leur mère : "Maman, Morgane est un cannibale ; sa femme a mangé son cinquième enfant." et le chœur des poupées affirma: "Elle l'a dans son ventre qu'il a dit."

On calma les enfants et le Directeur convoqua Morgane. Il se défendit d'avoir dit aux enfants quelque chose d'inconvenant, pour lui c'était tout naturel et même joyeux d'annoncer une future naissance.

Hélas ! malgré sa bonne foi, Morgane fut destitué et ce fut le vieux Bostagui qui conduisit la petite troupe en désordre et toujours jacassante. Quand on rencontrait Morgane, la mine basse et qu'on lui demandait : "Eh! Caporal, qu'as-tu fait de tes poupées ?" il répondait, tout triste : "Rallas koulou, mafish gaporal, mafish boubées, Morgane ayat." (Tout est fini, il n'y a plus de caporal, plus de poupées, Morgane pleure.)

\* \* \* \* \*

Il y avait, partout en Égypte, un service très sévère de surveillance des frontières à cause de la contrebande incessante qui, par tous les moyens, essayait de faire passer le tabac et surtout les drogues: cocaïne, héroïne, morphine, opium et hachisch. Des régiments de garde-côtes, admirablement montés en chameaux, patrouillaient tout le long de la rive Asie, depuis Port-Saïd jusqu'au Sinaï. Nous les avons retrouvés à El-Tor. A Port-Tewfik, à tous les quais de débarquement, il y avait un soldat armé qui ne laissait passer aucun passager sans le fouiller et lui faire ouvrir ses colis et même de simples paquets. Nous autres, docteurs, allant et venant constamment en rade, n'étions pas soumis à ces formalités, mais nous avons toujours les mains vides.

Et pourtant, pour de bien petites fraudes, que de fou-rires et d'excursions bizarres n'avons-nous pas imaginé pour passer, devant le Cerbère et son fusil, toutes les ressources de notre coquetterie. Nous avons, en effet, nos fournisseurs à Marseille, et comme complices nos amis les docteurs des Messageries. Or, nos couturières et modistes nous envoyaient, à chaque saison, un choix de robes et

chapeaux. Nous en gardions très peu: un chapeau et une robe chacune, mais pour débarquer la collection et la refiler vers Marseille, le canot de la Quarantaine était notre précieuse ressource.

Nous partions très légèrement vêtues et sans chapeau, nous abordions le grand paquebot sans y monter, le brave ami nous passait, au bout d'une gaffe, de grands cartons très légers et, avant de rentrer, nous trouvions moyen de nous rhabiller, chacune revêtant 2 ou 3 robes l'une sur l'autre et, pour les chapeaux, empilant sur la tête les bibis les plus différents : une capeline, une charlotte, un canotier, un turban et nous débarquions crevant de rire et grotesque devant le surveillant qui laissait passer : rien dans les mains, rien dans les poches; nous n'avions ni colis, ni paquets, rien à signaler à la Douane : le tour était joué.

Ce n'était en réalité, qu'une bien petite fraude et de l'avis même des employés qui siégeaient à Suez, il était inutile de les déplacer pour si peu. En effet, un jour j'avais reçu du Havre par la Compagnie Havraise Péninsulaire, des énormes caisses à claire-voie, contenant de vieux meubles normands très beaux, en chêne sculpté et, avant de les monter chez moi, j'avais alerté le service douanier. Un jeune vérificateur arriva, on ouvrit les caisses, les meubles apparurent au soleil : un buffet et un vaisselier; mais poussiéreux et un peu boiteux: "Me dérangez pour cela, fit le commis avec dédain, mais ça ne vaut rien !"

Je me gardai bien de le contredire.

- "En effet, c'est l'héritage d'une vieille grand-mère : pourquoi m'a-t-on envoyé tout cela ?"

- " Donnez-moi seulement 20 piastres pour mon déplacement et ne me dérangez plus pour des vieilleries sans valeur."

Et dire que ces "vieilleries", bien retapées et frottées par mes domestiques, étaient encore neuves et belles quand j'ai dû, 45 ans après, quitter l'Égypte.

Il faut dire que nous avions, à la Douane de Suez, un vrai protecteur, plein d'indulgence : c'était le Directeur qui s'appelait Garbo Bey. Il venait chaque jour jouer au bridge, au Club, avec ses amis du Canal. Un jour, un jeune mesureur, un peu écervelé, arriva au milieu d'une partie et annonça, très excité : "J'apprends qu'un bateau espagnol arrive demain matin ; c'est l'occasion, Messieurs, de se fournir en cigares. Combien en voulez-vous de boîtes ?"

Un des joueurs lui fit une grimace pleine de reproches, en lui désignant d'un clin d'œil Garbo Bey, qui fit semblant de ne pas avoir entendu et le jeune indiscret fila sans attendre la réponse.

- "Nous sommes fichus, dirent les 3 joueurs, quand Garbo fut parti; si nous allons en rade demain, on va nous saisir nos provisions dès que nous descendrons à terre."

Le lendemain ils risquèrent le coup et passèrent, tremblants, devant le soldat armé, mais celui-ci les salua très respectueusement et les laissa passer : il avait reçu la consigne de Garbo Bey lui-même.

C'était le moment où la star Greta Garbo faisait les délices du cinéma, aussi, quand le Directeur de la Douane quitta Suez pour Le Caire - c'était un bel avancement - tous ses amis, dont nous étions, l'accompagnèrent à la gare et l'on "re-Greta-Garbo".

\* \* \* \* \*

Je veux évoquer, dernier souvenir, les amis qui vivent tout près de nous : nos bons chiens. Ils sont aussi doux dans l'intimité que fougueux et déchaînés sur le terrain de chasse et comme j'aime toujours les histoires de bêtes (qui ne sont pas bêtes du tout) je termine par une petite aventure où

mon rôle fut assez ridicule, deux fois ridicule même, et celui de ma meute, au contraire, plutôt intelligent.

Un soir j'étais vraiment malade, une céphalée à coups de bélier dans le front, des frissons comme au début d'une pneumonie et 39,5 au thermomètre.

La tempête était déchaînée et, pour éviter l'air froid tombant de mes larges portes-fenêtres, je m'étais réfugiée au fond d'un couloir dans une petite chambre bien close, qu'avait habitée ma petite nièce. Le lit et les draps étaient roses, le couvre-lit bleu ciel, un joli tapis de Boukarah servait de descente de lit. J'étais si dolente que je m'endormis.

Une bande d'amies, s'inquiétant de ne pas m'avoir vue depuis 2 jours, affronta la fureur des flots et les cascades d'embruns qui déferlaient devant l'Office Quarantenaire pour arriver jusqu'à moi. Mon barbarin leur ouvrit la porte et elles se mirent à me chercher partout ; dans le salon, dans la salle à manger, dans la chambre où elles trouvèrent le lit vide (livides elles le devinrent aussi). Enfin elles ouvrirent doucement la porte de ma petite chambre et la demi-obscurité leur révéla un spectacle qui les fit reculer d'horreur ! Sur le lit, à même l'édredon de satin, il y avait 4 museaux pointus, 8 oreilles ébouriffées et 16 longues pattes qui y étaient allongés. Elles me réveillèrent en criant : "Oui, elle est bien là et ça pue le chenil."

Profitant de mon lourd sommeil et trouvant que leur niche-véranda manquait de chaleur par un temps pareil, mes 4 toutous s'étaient glissés dans ma chambre. Les 3 chiennes étaient étendues sur mes pieds et Yamil, le plus caressant, dormait la tête posée sur mon oreiller. Les amies, en riant très fort, chassèrent ces bouillottes improvisées et elles eurent tort car, de même qu'on soignait en Suisse la tuberculose dans les étables à vaches, le traitement chaud-chenil me réussit parfaitement : 2 jours après j'étais guérie

Si j'ai raconté cette courte histoire c'est qu'elle a une suite, comme les 3 mousquetaires: "Vingt ans après".

Alors que j'étais acclimatée au Delta du Nil et à la seconde capitale, Alexandrie, j'eus envie de revoir Port-Tewfik, sa belle rade et son désert infini. J'allai m'asseoir au Club et liai conversation avec un jeune employé du Canal, dont j'avais connu le grand-père et le père. Je lui parlai du vieux Tewfik, quand le Club n'était qu'une baraque en bois, puis j'évoquai la vie joyeuse de l'après-guerre et la grande famille que représentaient dans ce temps-là tous les habitants de ces berges maintenant solitaires.

- "Hélas, me dit-il en soupirant, ce n'est plus la même chose ; l'intimité n'est plus agréable et gaie. On ne s'entend guère et dans un décor si beau nous ne faisons tous qu'un panier de crabes. Mon grand-père m'a raconté, en effet, quelles drôles de personnes animaient autrefois les belles réceptions françaises ; une ancienne fille de trottoir qui était devenue baronne, une grande mondaine qui ne parlait qu'en pataquès."

J'interrompis ce rappel un peu cruel de nos donjons de jadis en ajoutant : "Au fond on les aimait bien ; elles étaient si braves."

Il poursuivit : "Mais il y avait mieux, m'a dit mon père ; une vieille sorcière, qui avait une douzaine de grands chiens qui couchaient dans son lit alors qu'elle dormait sur un tapis par terre."

Il n'y avait pas à s'y tromper : la vieille sorcière c'était moi ; la douzaine de chiens ? (ils étaient 4) c'étaient eux. Le tapis ; c'était mon joli Boukarah royal.

Il faut se méfier de grand-Pa et Papa quand ils écrivent l'histoire !



Si mes chères amies qui, en se tordant, virent le spectacle qui les fit reculer d'horreur, si elles étaient encore auprès de moi, elles me glisseraient, avec un bon sourire indulgent : "Ce jeune gaffeur nous rappelle exactement notre vieille connaissance: le Sieur de Faucambert."

\* \* \* \* \*

Notre Office de Suez a 2 lazarets, tous deux sur la rive Asie : l'un sur les bords du Canal "le Chatt", l'autre, beaucoup plus complet et tout à fait isolé dans le désert "les Sources de Moïse" ; il est très pittoresque au milieu des palmeraies, pourvu d'une vraie source et d'un petit lac.

C'est au "Chatt" que j'ai entrevu l'homme que l'Angleterre a mis sur le pavois en le baptisant "Le héros de la guerre du désert". La presse de Londres a toujours eu le talent de monter en épingle des héros très contestables et de laisser dans l'ombre de très grands soldats qui auraient mérité d'être inscrits dans son histoire.

C'est ainsi qu'à la fin de la guerre, en 1918, on fit une réclame insensée à Lawrence d'Arabie, à son livre Les Sept piliers de la Sagesse, à sa guerre au désert. Je voudrais bien savoir quel profit l'armée victorieuse d'Allenby a pu tirer de cette entreprise personnelle d'un être bizarre et exalté, qui opéra des destructions massives sur la ligne de chemin de fer Damas-Médine et, presque seul, se lança dans des randonnées à chameau, de l'Arabie à la Syrie, pour s'apercevoir, à la fin, que ses ravages et ses tueries n'avaient rien rapporté à son pays.

J'eus l'occasion de rencontrer ce fameux Lawrence, en spectatrice, car je ne l'ai vu que quelques instants ; je ne lui ai pas parlé et, ne sachant pas qui était ce bizarre petit Anglais, costumé en bédouin, en proie à une fureur noire, et qui n'avait rien pour plaire.

J'allais partir pour l'hôpital quand un des médecins quarantenaires et 2 policiers égyptiens demandèrent à m'accompagner au lazaret du Chatt. On venait de leur téléphoner qu'un faux bédouin, qui se disait Anglais, était arrivé à chameau tout seul et l'on pensait que c'était un espion allemand égaré dans la presqu'île du Sinaï.

Nous abordâmes au Chatt où, en effet, un petit homme était assis sur un banc, l'air abruti de fatigue, alors que son chameau, tombé sur le flanc, haletait comme une bête mourante.

Lawrence, car c'était lui, avait bien le type anglais roux, des yeux clairs, les joues rougies par tous les soleils du désert, et venant à notre rencontre il déversa sur nous, tant en anglais qu'en arabe, les insultes les plus énergiques et nous traita de "bloody fools" (imbéciles), sans compter "balid" (idiots), "magnoun" (toqués) et "rhansirs" (cochons). Pourquoi l'avait-on arrêté ? Pourquoi l'empêchait-on d'aller prendre le train du Caire ? A quoi rimait cette enquête, ces coups de téléphone, alors qu'il était un colonel anglais en mission entre l'Arabie et la Syrie et qu'il arrivait, pour affaire urgente, du front de l'Est.

Il venait de faire une randonnée fantastique, du golfe d'Akaba au Canal de Suez par El-Tor, les bains de Moïse, les sources de Moïse et El Chatt. Il n'était pas étonnant que son chameau soit près d'expirer !

En effet, les coups de téléphone furent affirmatifs, on pouvait immédiatement relâcher le Colonel Lawrence, et il sauta dans notre canot, traversa le Canal sans un mot de remerciement ni même un salut de politesse et il courut vers la gare. Le personnel du Chatt, qui l'avait gardé quelques heures, était enchanté d'en être enfin débarrassé.

C'est plus tard, quand la presqu'île du Sinaï fut abordable qu'on apprit le rôle extravagant de ce Lawrence, qui n'était par carrière ni militaire, ni diplomate et qui avait imaginé cette guerre du

désert, la plus cruelle et la plus odieuse page de la guerre au Moyen-Orient. Cela consistait à faire sauter les trains que les Turcs envoyaient vers l'Arabie au secours du Roi Hussein. Lawrence avait ramassé des tribus de bédouins, semi-bandits de grands chemins, semi-soldats évadés de prisons et les avait dressés à la tuerie et au pillage. Lui, grand chef, ne faisait que poser les mines. Dès qu'un de ces trains s'engageait sur un pont, tout s'écroulait. Il appelait ça le "jeu de la tulipe sanglante".

Et au milieu de foyers d'incendie, de cris horribles des blessés, des mourants, les Bédouins montaient à l'assaut de cet affreux mélange de fer, de poutres, de sang et de fumées et tuaient tout : hommes et animaux, puis ils se battaient entr'eux pour les sacs de blé, les fourgons de foin, les vêtements, les chaussures. On déshabillait les morts, on fracturait les caisses de vivres, on emportait même le charbon de la locomotive. Pendant ce temps, lui seul Anglais restait assis à l'écart, contemplant vols et tueries avec une joie indicible, alors qu'il aurait pu arrêter ces assauts frénétiques, faire des prisonniers et ordonner des distributions à part égale parmi les Bédouins.

Où étaient les beaux principes de la Croix-Rouge ?

Rentré en Angleterre, son éditeur lança son livre "La guerre au désert" et toute la presse se mit à vanter le grand guerrier Lawrence et les aventures merveilleuses du jeune héros. Lui, le misanthrope, l'étudiant grincheux d'Oxford, l'insupportable inadapté de toutes les réunions de jeunesse, se vit invité dans les cénacles littéraires de Londres, chez les Ladies les plus fortunées, où il s'exhiba en costume de Bédouin d'Opéra-Comique, tout en blanc, avec le couffieh retenu par une couronne de fils d'or, des bottes noires vernies et un poignard au manche incrusté de nacre et d'argent à la ceinture. Cela n'allait guère avec la pluie et les brouillards d'Angleterre. Pendant ce temps, sur la ligne désaffectée Damas-Médine, tous les squelettes blanchis de ses victimes gisaient seuls dans des fers rouillés où les corbeaux avaient terminés le pillage.

Mais l'homme à la tulipe sanglante ne se contenta ni de ses succès mondains, ni des gains formidables de ses livres. Toujours furieux contre ses chefs, il renvoya ses décorations au Roi George V, se perdit aux Indes dans des camps d'aviation et finit par se tuer à moto en faisant du 120 sur une route verglacée.

Qu'avait-il aimé dans sa vie ? Il détestait l'Angleterre et les Anglais. Quant aux Arabes qu'il entraîna à l'horrible guerre, voici sa dernière citation : "Je hais ces méchants petits Sémites qui réalisent notre conception de l'absolu par leur capacité illimitée pour le bien comme le mal. Pendant 2 ans j'ai dû feindre une fausse camaraderie avec eux..."

En réalité "la guerre du désert" n'a pas été gagnante car Lawrence l'avait entreprise pour faire de Hussein (Chef des Hachémites) le maître de La Mecque et le Roi de l'Arabie et quelques années plus tard nous assistions à la défaite totale de Hussein, à sa fuite, alors qu'Ibn Saoud, grand victorieux, devenait Roi de l'Arabie.

Oui, c'était en 1926. Nous vivions persuadés que 14-18 serait la dernière guerre d'une humanité assagie et l'on fut péniblement surpris d'apprendre qu'une lutte fratricide venait d'éclater en Arabie. Deux clans s'affrontaient pour la possession de la Province du Hedjaz, et le titre de Roi de La Mecque, la ville Sainte des pèlerinages. Le clan des Hachémites avait pour chef Hussein, celui-là même qu'avait épaulé Lawrence et le clan des Wahhabites était mené par Ibn Saoud. Aucun reporter ne suivait ces combats terribles dans un désert brûlant mais on apprit que Hussein avait été battu et que Ibn Saoud, grand vainqueur avait quitté son asile de Ryad pour venir occuper les provinces conquises (Hedjaz et Nedj) tandis que Hussein s'enfuyait laissant en déroute son armée et sa cavalerie.

On vit passer à Port-Tewfik le splendide yacht de Hussein détrôné qui emmenait avec lui toutes ses richesses en or et en bijoux. Il était accompagné de ses 2 fils Fayçal et Abdallah et d'un nombreux

harem. Il allait à Constantinople, où il avait un palais, mais il laissait à la traîne, dans un état de misère affreuse, ses partisans et ceux de ses soldats qui n'avaient pas été tués dans la débâcle. Ces malheureux arrivèrent à Suez empilés dans de vieux bateaux bons pour la ferraille à demi-nus, mourant de soif et de faim et nos 2 lazarets se remplirent de ces pitoyables rescapés, dont beaucoup moururent d'épuisement. Après les hommes arrivèrent les animaux : des chevaux arabes purs sang affolés, squelettiques et qu'il fallut abattre, de magnifiques chameaux couverts de plaies et qu'on envoya à la boucherie. Oh ! L'horreur de ces fins de guerre, cela nous rappelait les "meskins" d'El-Tor, les prisonniers revenant d'Allemagne à Épinal et tout ce que l'histoire a raconté du retour des armées de Napoléon, après la campagne de Russie.

Pour oublier tant de misères et de souffrances il est consolant d'évoquer le courage et la vaillance du grand Bédouin que fut Ibn Saoud, le nouveau Roi d'Arabie. En quelques années le pays changea du tout au tout et ce règne se termina comme un conte de fées.

Il descendait de ce fameux Wahhab qui fut le réformateur de l'Islam, comme Calvin fut le réformateur de la religion chrétienne. Les Wahhabites étaient austères, courageux, travailleurs ; hélas ! souvent cruels et cette réforme n'alla pas sans de terribles exemples : mais quels résultats.

Ibn Saoud, pour régénérer le sol envahi par le sable, chercha de l'eau; on creusa partout et, en effet, on trouva d'abondantes nappes d'eau souterraines mais, par surprise, on trouva aussi du pétrole, mais en telle quantité qu'une richesse incroyable vint transformer l'Arabie misérable en Arabie heureuse. Les Bédouins cessèrent leurs errances et leurs razzias pour se fixer en villages et les zones désertiques se changèrent en riche cultures.

La famille d'Ibn Saoud eut des palais, des pelouses vertes, et l'on planta des arbres au bord des routes asphaltées où roulaient des autos de grand luxe; mais lui, le grand Bédouin, continua à dormir sous la tente de toile où il avait passé sa jeunesse pauvre et menacée et toujours simple ne se laissa corrompre ni par le luxe ni par les flatteries.